

Juillet 1890

FIGARO ILLUSTRÉ



3^{FR}

3^{FR}

LE FIGARO, 26, rue Drouot
BOUSSOD, VALADON & C^{ie} Éditeurs
9, rue Chaptal, Paris
Ayuntamiento de Madrid

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames

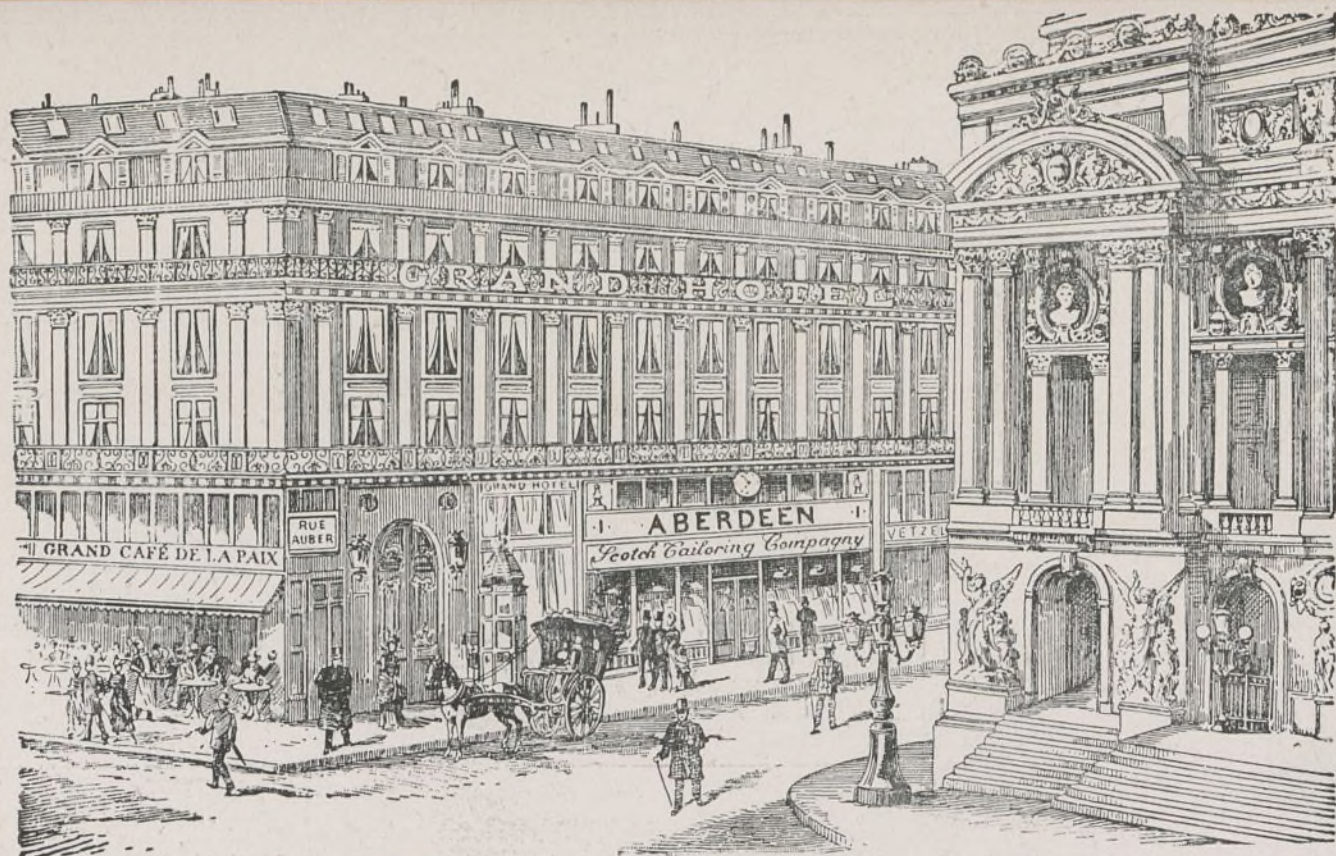


BREVETÉ SPÉCIAL

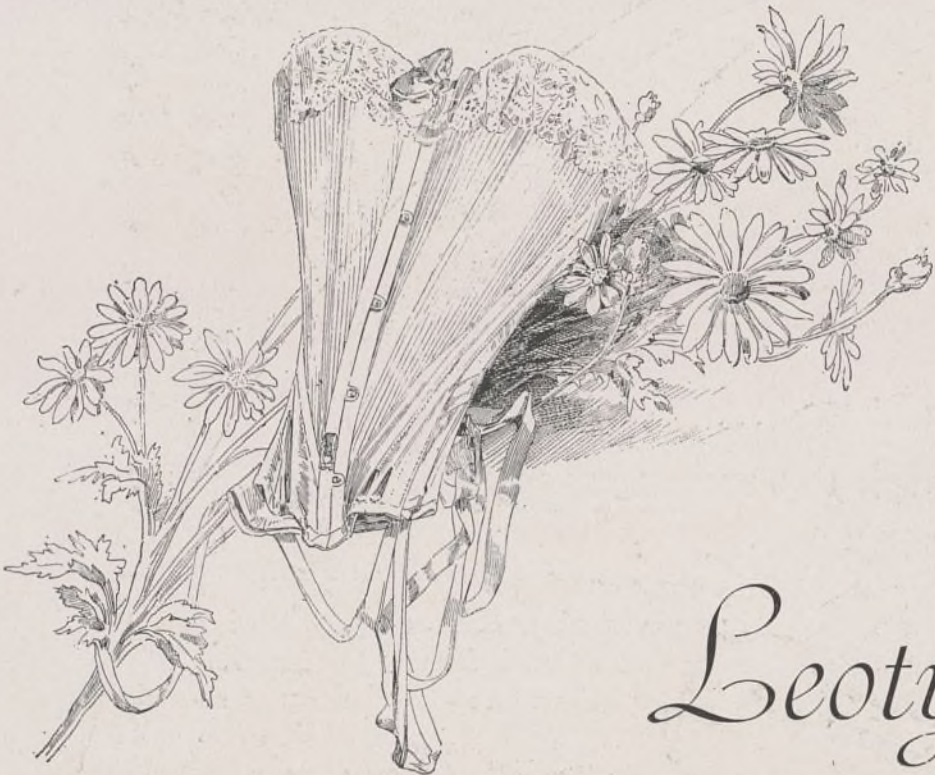


Couturier

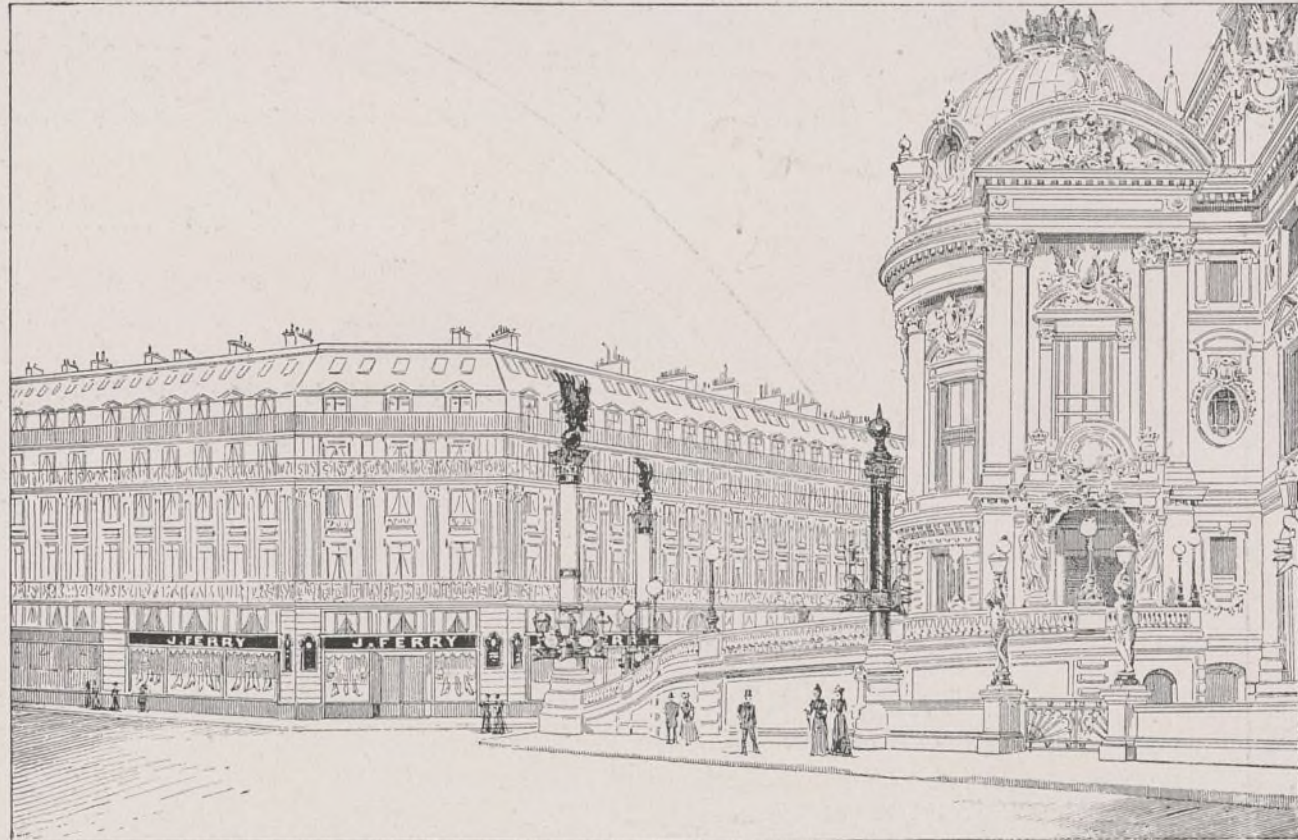
REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS



ABERDEEN, Scotch Tailor, 1, rue Auber.



Leoty

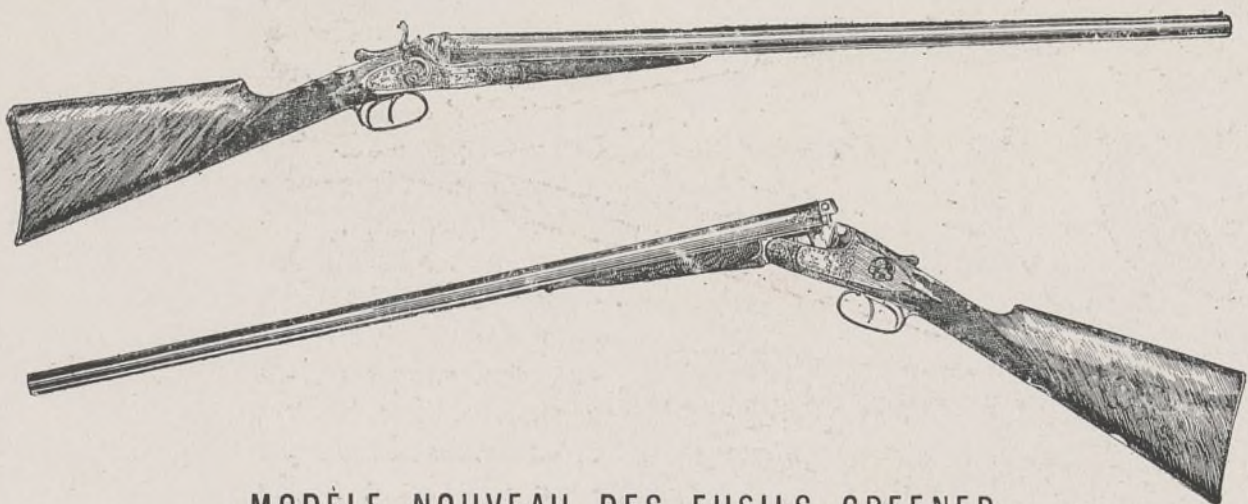


CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

A. GUINARD & C^{ie}

ARMURIERS

8, avenue de l'Opéra. — Paris



MODÈLE NOUVEAU DES FUSILS GREENER

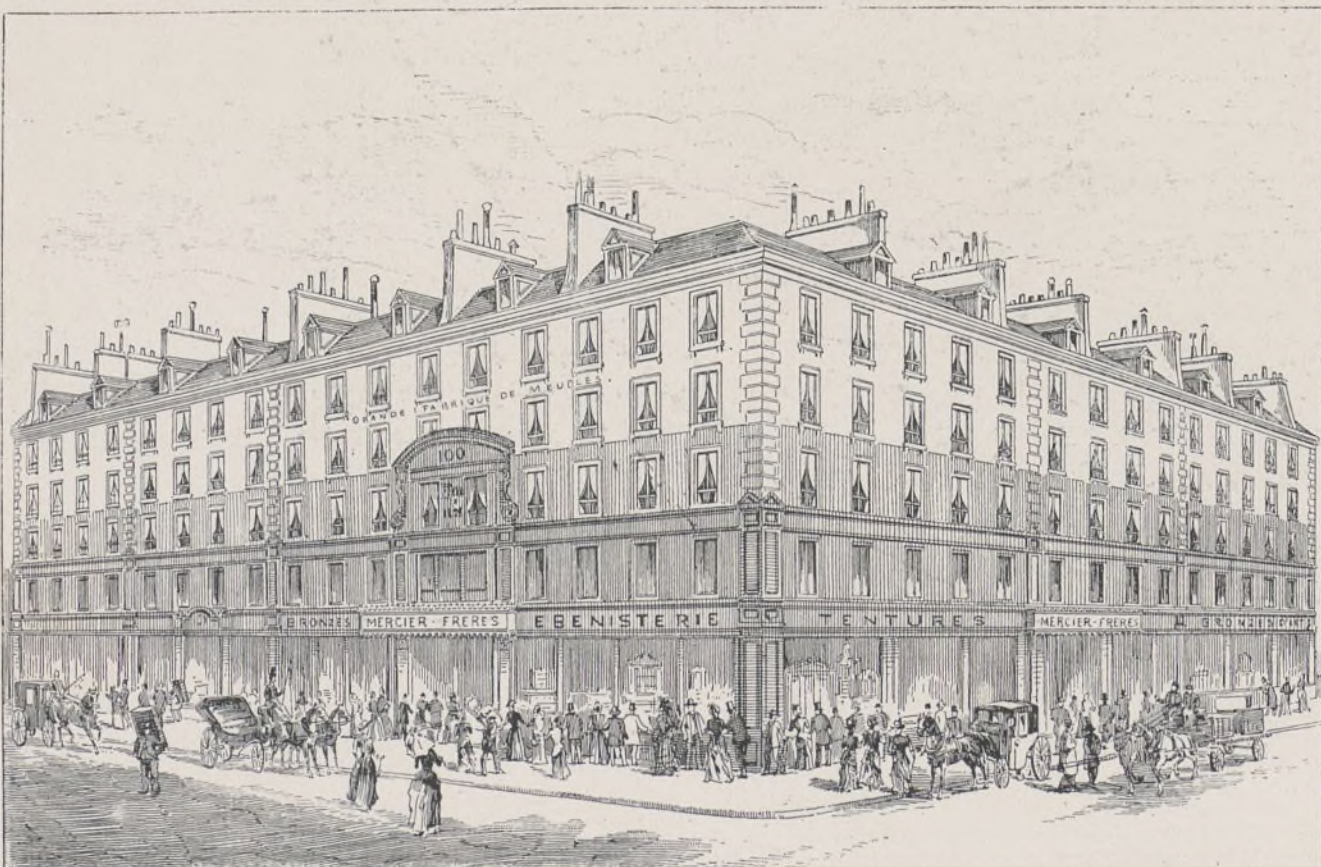


DURAND LERICHE

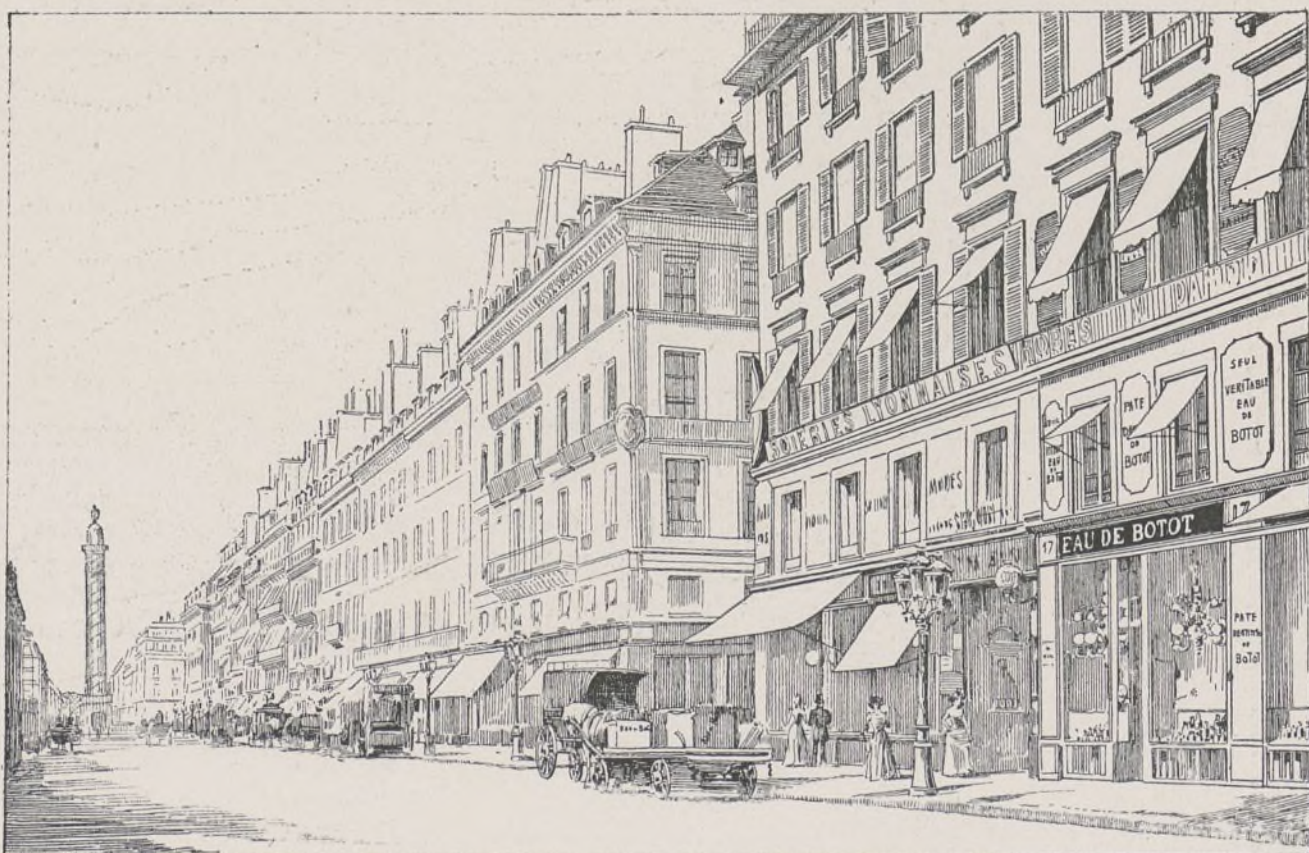
Fabricant Joaillier

4, RUE MONTESQUIEU

PARIS



AMEUBLEMENTS. — **MERCIER FRÈRES**, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Les nouveaux Magasins de l'**EAU DE BOTOT**, 17, rue de la Paix.

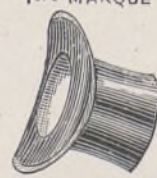
ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASSAGE JOUFFROY — PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1890



LE RÊVE (SCÈNE DU ROMAN D'ÉMILE ZOLA).

Tableau de M. de Richemont. — Médaille d'or de la Société des Artistes français.

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Seule au Rendez-Vous, par E.-P. METZMACHER.

La Marchande de crevettes, par J.-H. KAEMMERER.

Le Rêve, par M. DE RICHEMONT. Médaille d'or de la Société des Artistes français.

Tout-Paris. — *S. A. S. Madame la Princesse de Monaco*, portrait par TOUSSAINT.

Le Doyen des armées françaises, par FRÉDÉRIC MASSON; Illustration de ÉDOUARD DETAILLE.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Les Livres, par UN TEL.

La Fée, par ANRÉ THEURIET;

Illustrations en couleurs de EDELFELT.

Le Petit Monde des Théâtres, par THIÉBAULT-SISSON; Illustrations de PAUL RENOUARD.

Courses d'Hommes, mœurs américaines, par ÉMILE BARBIER;

Illustrations en couleurs de ALBERT LYNCH.

Au bénéfice de Monsieur Mayer, par EDMOND COTINET;

Illustrations de ROSSET-GRANGER.

Le Cheval mécanique, chanson d'enfants, musique de FRAGEROLLE, poésie d'ADRIEN DÉZAMY;

Illustration de ALBERT LYNCH.

Atchoum! par MAURICE VAUCAIRE;

Illustrations en couleurs de LOUIS MORIN.

COUVERTURE : *Canotage*, par EDELFELT.

TOUT-PARIS

La plus parisienne des princesses d'Europe, car Son Altesse Sérénissime madame la princesse Alice de Monaco (née Heine) est née à Paris et était une des personnalités les plus en vue de la haute société parisienne, quand elle était duchesse de Richelieu.

Après quelques années de veuvage, elle a épousé le prince de Monaco, et elle a su en très peu de temps gagner les cœurs de ses sujets et prendre place dans l'élite féminine de l'Europe princière, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire : il y a beaucoup plus de princesses très intelligentes qu'on ne le pense, et pour arriver sans peine à tenir un rang si élevé, il faut tout un ensemble de qualités que la princesse de Monaco possède au plus haut degré. La Princesse a reçu cet hiver, dans le vieux palais de Monaco, toutes les têtes couronnées de passage dans la principauté, et elle a conquis les Rois et les Reines avec sa grâce et son esprit.

Grande, élancée, s'habillant très bien, la princesse s'est de tout temps intéressée aux choses de l'art et de l'intelligence. Elle avait groupé autour d'elle, quand elle n'était que duchesse, de nombreuses et dévouées amitiés, et, devenue princesse régnante, elle n'a pas oublié ses amis d'autrefois. N'est-ce pas le plus bel éloge que l'on puisse faire d'elle? « C'est la digne souveraine de cette féerique principauté de Monaco », a dit d'elle un souverain du Nord qui, en une phrase, a su faire de la jeune princesse le plus ressemblant et le plus exact des portraits.

S.

LE DOYEN DES ARMÉES FRANÇAISES

QUATRE-VINGT-DIX-SEPT ans, le corps droit, mince et svelte, une taille de cavalier léger, serrée dans une redingote longue, le col entouré des plis multiples d'une cravate noire, la tête qui semble toute petite, sans presque un cheveu,

mais plaquée aux joues de tout minces favoris blancs en pistolets, pas de moustache, une bouche fendue comme d'un coup de sabre, aux lèvres minces et blanchissantes, des yeux petits, très vifs, tout ardents, des yeux qui voient comme les oreilles entendent, une mémoire intacte, un esprit présent et net, une parole alerte et vibrante, saluez : c'est le doyen des armées françaises, Jules Soufflot, engagé volontaire au 20^e chasseurs à cheval le 26 janvier 1810, sous-lieutenant en 1811, capitaine en 1814.

Ce n'est pas ici un soldat malgré lui, des levées suprêmes, sur le dos duquel on a jeté une capote quelconque et qui est allé au feu en rechignant. Il s'y est jeté à dix-sept ans, s'évadant du bureau avec lequel il avait suivi l'armée dans la campagne de Wagram. Neveu du grand Soufflot, l'architecte de Sainte-Geneviève, il ne tenait point à construire des Panthéons, mais à donner des coups de sabre, et il ne pouvait mieux choisir que le 20^e chas-

seurs, où un de ses autres oncles était chef d'escadron, ce régiment sans pareil dans l'armée, qui compta parmi ses officiers : Curély, le premier cavalier léger de l'Europe, Colbert, Marigny, Castex, Lagrange, Sourd et Parquin.

Sourd, c'est celui qui, commandant le régiment dans la cam-



S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE MONACO

pagne de Belgique, reçut à Genappe, le 17 juin, dans une charge victorieuse contre un régiment de hussards anglais, six coups de sabre sur le bras droit, fut immédiatement amputé sur le champ de bataille par le baron Larrey et qui, « à peine l'appareil de la plaie résultant de l'opération terminé, remonta à cheval » et alla reprendre le commandement de son régiment. Voilà les colonels.

Pour les officiers, en voici un, le sous-lieutenant Henri. Un boulet lui emporte la cuisse; on le porte à l'ambulance où on lui fait l'amputation. Son maréchal des logis qui l'a accompagné cherche à le remonter, lui parle de l'avenir, de la croix qu'il a gagnée, des Invalides où il serait admis. Tout à coup, Henri lui dit :

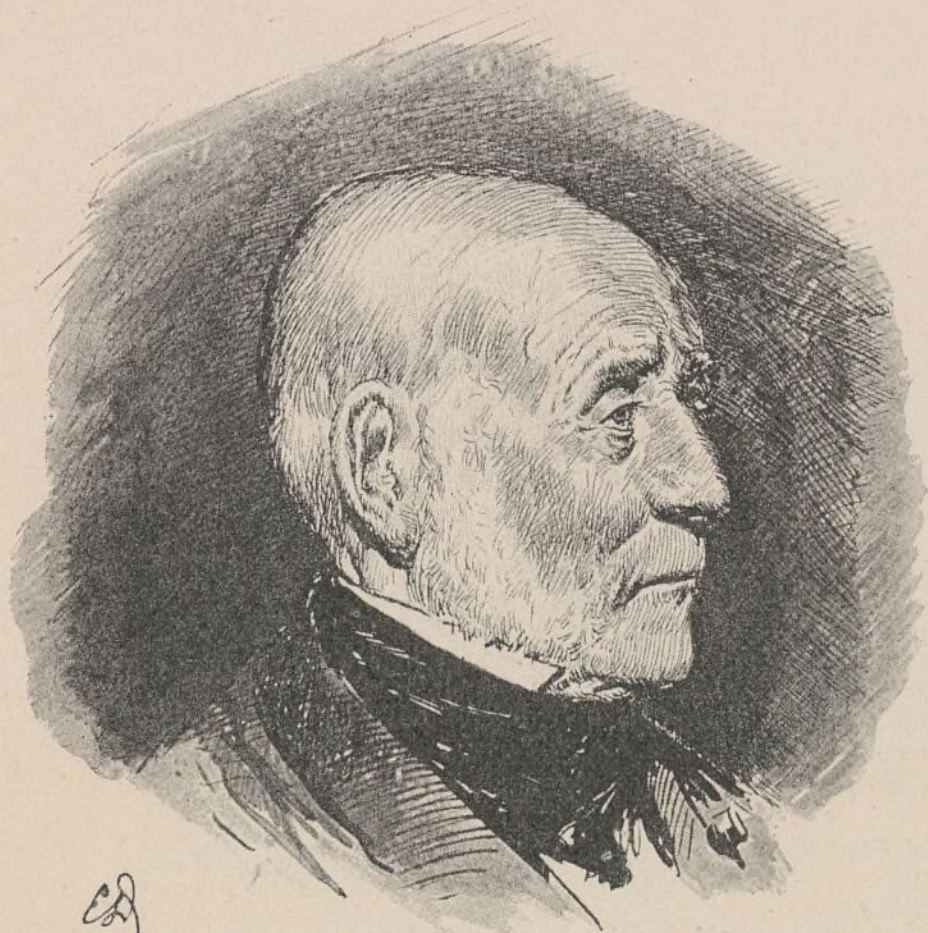
« Maréchal des logis, donnez-moi ma sabretache. »

Le maréchal des logis obéit. Henri y prend une petite glace qui lui servait pour sa toilette en route ou au bivouac — car il était fort coquet. — Il y jette rapidement les yeux, puis serrant la main à son subordonné, il lui dit :

« Adieu, maréchal des logis, je vous remercie de vos bons soins; faites mes amitiés à tous mes camarades. Dites-leur bien que je suis content de moi, car j'ai envisagé la mort sans pâlir. »

Voilà l'école où fut élevé Soufflot.

Il faut entendre M. Soufflot raconter les épisodes de sa vie, et la campagne de Russie — car il rejoignit la grande armée à



Smorgoni, le 1^{er} décembre 1812, et le 5, il escorta l'Empereur jusqu'à dix lieues de Wilna — et la campagne d'Allemagne, et la campagne de France; dans la bouche du dernier survivant, l'évocation de l'épopée napoléonienne prend un accent superbement héroïque.

Le 20^e chasseurs connaît son vénéré camarade, il sait l'aimer comme il convient et le fêter comme il faut. Mais un régiment c'est une famille.

Au doyen des armées françaises, au soldat d'Espagne et de Russie, il faut une popularité plus grande, un respect plus marqué et de particuliers honneurs. Le glorifier, c'est glorifier la patrie, prouver qu'en France on sait se souvenir et montrer sur qui l'on prendra ses modèles.

FRÉDÉRIC MASSON.

Le Mois Parisien

La dispersion du Tout-Paris. — La mer, la forêt, la montagne. — Robe sur robe. — Victor Hugo et Stanley. — L'héroïsme descriptif. — Picadores et chevaux blindés. — La recherche de la paternité.

Juillet 1890.

Voici le moment où Paris donne congé aux Parisiens.

C'est une immense envolée vers la brise de mer, vers la forêt, vers la montagne.

Châteaux, chalets et cottages ont fait leur toilette pour recevoir leurs hôtes.

Comme des oiseaux multicolores, nos jolies névrosées viennent boire aux sources des villes d'eaux et nos clubmans, changeant de tapis vert, se refont un râble et des poumons dans l'ozone des champs et des flots, foulant l'herbe ou le sable et se dorant au grand soleil.

Qui songe maintenant à Fitz-Roya, le triomphateur d'hier? Le Grand-Prix n'est plus que de l'histoire ancienne. Ainsi passe la gloire.

C'est un délicieux moment, même pour nos mondaines, que celui où elles montent lestement dans leur sleeping-car et où le sifflet de la locomotive annonce le départ du train.

On regarde l'heure à l'horloge de la gare et l'on se dit : « Nous voilà partis! »

On se plaint bien un peu de la poussière, de la locomotive fumeuse, du tangage des wagons, mais on met si peu de temps à aller si loin, les paysages familiers se déroulent si vite, les villes et les villages courent sous vos yeux avec une telle rapidité et il vous arrive de temps en temps, par les vasistas entr'ouverts, des bouffées de grand air si frais et si pur que l'on sent tout son être se dilater comme s'il vous poussait des ailes.



La saison parisienne, qui se prolonge maintenant aussi tard que la *season* de Londres, a cependant été assez charmante pour laisser quelques regrets à nos élégantes.

Que de toilettes d'une simplicité exquise et ruineuse ont été improvisées en vue des *garden-parties*!

Que de galants attifages sont venus tenter le pinceau délicat et féérique de madame Madeleine Lemaire.

Et les toilettes pour les matinées musicales de la comtesse de Pourtalès, de la marquise de Versainville, du marquis de Jaucourt, pour aller applaudir Paderewski, pour les bals poudrés, pour les menuets, pour les diners par petites tables, pour les parties de campagne aux environs de Paris où l'on s'est rendu gaiement en mail-coachs, en victorias, en landaus, déjeunant sur le haut du mail ou dans les pavillons de chasse.

Couturiers, couturières et modistes n'ont pas chômé depuis un mois.

Le produit d'innombrables banques rasoir et une foule d'autres produits se sont métamorphosés en chiffons ravissants.

Maintenant, la parisienne en voyage, ce papillon à transformation qui emporte dans ses malles des ailes de rechange pour toutes les heures du jour et du soir, a sa provision de toilettes de villégiature. C'est très cher, mais c'est de si bon goût!

Si quelques divorces résultaient de ces dépenses excessives, mademoiselle Bilcesco, doctoresse en droit, n'est-elle pas là pour soutenir devant toutes les juridictions le droit à la parure?

C'est une thèse plus gracieuse que celle qu'elle pourrait écrire sur les droits de l'usufruitier.

« Robe sur robe ne vaut », a dit gravement la Faculté de droit pour empêcher mademoiselle Bilcesco de revêtir la robe d'avocat.

Ce n'est pas l'avis des femmes, que le nombre de leurs toilettes n'a jamais effrayées, au contraire! et qui commandent volontiers robe sur robe, coûte que coûte. Cela fait aller les affaires et le poète a judicieusement écrit :

Nos amours sont une forêt
Où, vague, au fond des paysages,
La Banque de France apparaît.



Les Salons de peinture se sont fermés comme les salons mondains.

Il n'en reste que le souvenir, parfois charmant.

Juin revoit, en fermant les yeux, le délicieux tableau dans lequel M. de Richemont a reproduit la scène capitale du beau roman : *Le Rêve*, d'Émile Zola. « Angélique, extasiée, regardait devant elle dans la blancheur de la chambre. »

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en leur donnant la reproduction de cette œuvre d'une pureté si exquise, d'un charme si élevé, à laquelle le jury a décerné l'unique médaille d'or du Salon des Champs-Élysées.



Tandis que Paris fuit sous les saules, nous pouvons voyager sans quitter les environs du boulevard en lisant le saisissant récit que vient de nous donner Stanley de son excursion au pays des pygmées ou le récit des voyages de Victor Hugo parmi ces géants : les Pyrénées et les Alpes.

Le livre de Victor Hugo donne envie de parcourir les régions sublimes qu'il décrit avec tant de majesté, de bonne grâce et d'humour. Le livre de Stanley fait que l'on se dit : « Superbe, l'Afrique centrale, mais j'aime autant n'y pas aller! »

La colossale forêt du Congo n'a qu'un rapport éloigné avec Barbizon.

C'est infiniment moins hospitalier.

Ces bois immenses et ténébreux, grands comme la France et l'Espagne réunies, où la lumière du jour filtre à peine à travers l'enlacement féroce des lianes et des arbres énormes, ce sol de boue et de pourriture végétale hérissé de longues épines barbelées, ces légions d'insectes qui vous aiguillonnent et menacent de vous dévorer vivant, tout cela donne le frisson du cauchemar et de la fièvre.

Il fait si noir sous ses ombrages que, quand on ouvre un carnet, la page blanche attire des nuées d'insectes qui croient sans doute que c'est le soleil; des abeilles menacent votre main, d'autres tournent en bourdonnant autour de vos yeux. Des guêpes de grande taille s'engouffrent dans vos oreilles et des frelons enragés aiguissent leurs dards sur vos joues.

Il faut avoir l'héroïsme de la description pour prendre, dans ces conditions, des notes de voyage.

Stanley nous dit qu'on ne peut ni s'arrêter, ni s'asseoir, ni se reposer sur ce sol en délire où une armée de fourmis — et

quelles fourmis ! des fourmis dont la morsure donne l'impression d'un fer rouge ! — vous monte aux pieds, tandis que les éclaireurs grimant déjà plus haut, vous menacent de leurs mandibules tranchantes. Le voyageur est toujours sur le point de s'écrier, comme André Chénier :

« Et pourtant, j'avais quelque chose là ! »

Quant aux pygmées, je préfère de beaucoup n'avoir l'honneur de les connaître que par oui-dire. Cette taille est sans pitié et la fréquentation de ces gavroches empoisonneurs et pillards n'a rien de particulièrement folâtre.



Un voyage en Espagne que l'on peut faire également sans quitter Paris, c'est celui de la rue Pergolèse.

Maintenant qu'on a rétabli les picadores et que brille le ciel de juillet, la couleur locale ne laisserait rien à désirer à Goya lui-même et Théophile Gautier pourrait donner un pendant aux pages éclatantes qu'il a écrites sur les courses espagnoles.

Les corridas passionnent une partie de la population. La colonie étrangère y est assidue et les petites dames raffolent des beaux toreros, si agiles, si gracieux et si incandescents : « Vous comprenez, madame, dit un Espagnol de Labiche, qu'on n'absorbe pas impunément un soleil comme le nôtre et que les hommes de notre latitude portent en eux deux brasiers ardents. »

La rentrée des picadores a été autorisée, on le sait, à la condition que les chevaux soient caparaçonnés ou blindés.

Cette mesure de police peut prêter à l'ornementation.

Rien n'empêcherait d'avoir des chevaux déguisés en ours, en jeunes éléphants, en casoars à casque, en buffles ou en girafes.

On pourrait également caparaçonner ou blinder les taureaux et les déguiser en lions, en tigres, en tarasques, en panthères de Java ou en gigantesques cochons d'Inde.

Ces animaux fantastiques se heurteraient dans l'arène avec un bruit de ferraille et n'arriveraient qu'à se bosseler mutuellement.

Après la course on en serait quitte pour les envoyer chez le chaudronnier et chez le rétameur.

On pourrait également exciter des taureaux naturels contre des chevaux de bois que monteraient des picadores incassables articulés et disant *papa* et *maman* à chaque coup de corne un peu vif. Ce ne serait qu'à demi poignant, mais les zoophiles farouches n'auraient plus aucune raison de demander à grands cris la guillotinerie en permanence pour tous ceux qui ne pensent pas absolument comme eux.



La recherche de la paternité sera-t-elle autorisée, même en voyage ? Telle est la question posée dès les premières effluves du printemps par M. Gustave Rivet.

Je ne vois pas de grands inconvénients à ce que cette recherche soit permise par la loi.

Comme on l'a dit, elle menace surtout les coqs de village et les lovelaces d'ateliers qui sont généralement les premiers à gaspiller le capital des demoiselles champêtres ou des piqueuses de bottines.

Quand les gars et les garnements se sauront forcés d'épouser leurs innocentes victimes, ils auront moins de tendance à se laisser griser par l'odeur des fourrages ou tenter par l'obscurité des corridors, si propice aux jeunes audacieux.

En tous cas, la loi sera certainement inapplicable aux personnes de mœurs vaporeuses pour qui cette recherche équivalait à retrouver une étoile filante dans la voie lactée.

M. Gustave Rivet lui-même sentirait le découragement envahir sa robuste vertu lorsque, demandant à une des petites Cardinal quel est l'auteur de son infortune passagère, il entendrait la suave enfant lui répondre avec cette ingénuité qui désarme les moralistes :

« C'est des messieurs que vous ne connaissez pas. »

Descartes préconisait le doute méthodique ; mais, en matière de paternité, M. Gustave Rivet s'en tient à l'axiome de Montaigne : « Le sage dit : Peut-être. »

LA GRAND-VILLE.

LIVRES

Les trente derniers jours écoulés ont été riches en productions littéraires. Les nommer toutes m'est impossible, et je dois me borner à signaler celles qui s'imposent à notre attention, soit par leur propre mérite, soit par l'intérêt spécial qu'elles offrent aux lecteurs du *Figaro Illustré*.

En première ligne, voici *Notre Cœur*, de M. Guy de Maupassant. Un livre exquis, tel que depuis dix ans peut-être n'en ont fait éclore les Lettres françaises. Dans une langue véritablement captivante, avec l'art le plus ingénieux et une incomparable élévation de sentiments, dans ce roman auquel, mieux qu'à aucun autre, convient la qualification d'*essentiellement parisien*, M. de Maupassant parvient à tenir sous le charme, pendant trois cents pages, rien qu'en analysant ce qui se passe dans le cœur d'un homme épris et ne trouvant pas chez celle qu'il aime l'amour ardent qu'il attend d'elle.

Certes, ce n'est pas un livre de jeunes filles que *Notre Cœur*, car il traite d'un raffinement de choses qu'elles ignorent. Mais c'est bien un livre de jeunes femmes et de la meilleure compagnie. Toutes celles qui lisent le liront.



Pour ceux que charment les romans d'aventures, voici maintenant

l'ouvrage le plus édité du siècle et du monde : *Dans les ténèbres de l'Afrique*, par Henry-M. Stanley, qui vient de paraître, pour la France, chez Hachette, en deux beaux volumes illustrés par Riou avec son talent habituel. Ils sont du plus puissant intérêt, ces deux in-8°, et quiconque les ouvre à leur première page, doit s'attendre à ne plus les refermer avant d'avoir atteint le mot *fin*.

Et l'on ne sait vraiment ce qui passionne le plus dans cette lecture. Est-ce l'audace de l'entreprise, l'importance de l'œuvre accomplie ou la grandeur des dangers courus ? N'est-ce pas plutôt l'habileté du conteur qui sait se faire valoir, qui donne de l'intérêt aux moindres incidents de sa route, et qui prend soin de mettre bien en évidence son héroïsme, de peur qu'on oublie de s'en apercevoir ?

Heureux explorateurs dont nous sommes tenus d'admirer les exploits de confiance et dont nous dévorons les récits, surtout s'ils se font, comme Stanley, illustrer par Riou.



Je mentionnerai encore rapidement, pour compléter cette petite revue bibliographique :

Dans le domaine de la fantaisie, l'*Education d'un prince*, par Gyp. Comme tout ce qu'écrit notre spirituel et charmant confrère, c'est du double extrait de Parisine.

Comme livre de bibliothèque, une très jolie réimpression, chez Charpentier, des *Soirées de Médan*, avec les portraits des six auteurs à l'eau-forte, par Desmoulin, et six compositions de Jeannot.

En fait d'ouvrages documentaires, je trouve, à la Librairie académique, le *Bismarck en caricatures*, un petit volume où M. Grand-Carteret a réuni toutes les charges publiées sur l'ex-chancelier allemand, en France et à l'étranger. Ce livre est des plus curieux. Autre document d'actualité : *Les hommes du 14 Juillet*, notes historiques sur les vainqueurs et les défenseurs de la Bastille, par M. Victor Fournel.

Enfin, la librairie Calman-Lévy vient de faire paraître une traduction, en deux volumes, du célèbre roman anglais *Middlemarch*, de George Eliot.

U. T.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Voyages d'Excursion avec Itinéraire établi au gré du Voyageur.
Cartes de Circulation à demi-tarif.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, en commun avec les autres Compagnies françaises, par toutes ses gares et pendant toute l'année, à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance :

1° Des billets d'excursion de 1^{re}, 2^e et 3^e classe, individuels ou collectifs avec itinéraires tracés d'avance au gré du voyageur, et comportant, suivant le parcours et le nombre de voyageurs, une réduction variant de 20 à 60 0/0.

La durée de validité de ces billets, fixée de 30 à 60 jours, peut être prolongée de 3 fois dix jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0.

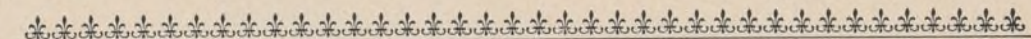
2° Des cartes de circulation nominatives et personnelles, valables pendant 3, 6 ou 12 mois, donnant droit de circuler à demi-place sur toutes les lignes des grands réseaux.

Ces cartes courent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

LE FIGARO-SALON DE 1890

Est en vente chez tous les libraires et à l'Hôtel du FIGARO

Prix du fascicule : 2 francs. — Souscription aux six fascicules composant l'album complet : 12 francs. — Carton-emboitage spécial : 2 fr. 50 (*franco* par poste : 3 fr. 50). — Relié, toile gris-bleu : 15 fr. 50 (*franco* par poste : 17 fr. 50.)



ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

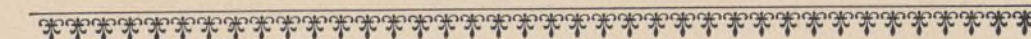
Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

Toute traduction ou reproduction des articles et des dessins publiés par le *Figaro illustré* est interdite dans les publications périodiques de la France et de l'Etranger.

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.





LA MARCHANDE DE CREVETTES



UN soir de mars, nous revenions de la passe aux bécasses, et tout en cheminant sous les étoiles, nous évoquions des souvenirs d'enfance. On vint à parler du charme des contes de nourrice et de la vitalité des traditions populaires :

— Moi, dit l'ami Tristan, j'ai été élevé dans le monde du merveilleux et les contes de Perrault ont été ma première lecture. Vers ma sixième année, j'y ajoutai la *Belle aux cheveux d'or* et l'*Oiseau bleu*, de Madame d'Aulnoy, plus un abrégé de mythologie ; pendant un bon bout de temps, j'ai puisé dans ces trois livres mes notions sur le train de la vie et le monde extérieur. Dans mon idée, tout ce qui ne se passait pas conformément aux lois de la féerie, me paraissait sortir du bon sens et de la vérité.

La plupart de mes journées s'écoulaient au fond d'un vieux jardin contigu au logis paternel, et j'y attendais de pied ferme les prodigieuses aventures qui ne pouvaient manquer de m'y arriver. J'y cherchais la fleur qui chante, j'interpellais les pinsons perchés sur les arbres, je leur criais de ma voix la plus insinuante :

Oiseau bleu, couleur de temps,
Vole à moi promptement !...

Les pinsons ne se pressaient nullement de m'obéir, mais ces déconvenues n'affaiblissaient en rien la robustesse de ma foi. Je me disais seulement que si les fleurs restaient muettes et si les oiseaux faisaient la sourde oreille, cela tenait à ce que je n'étais pas encore pourvu du talisman qui met les bêtes et les plantes à la discrétion des simples mortels. Afin de posséder cet indispensable auxiliaire, je résolus de m'adresser à la fée. J'ignorais si elle se nommait Urgèle ou Carabosse. Pour moi, c'était la « Fée » ; comme si cette appellation générique eût doublé la mystérieuse puissance de la divinité inconnue. J'invoquais donc la fée avec des accents impérieux et inquiets. Elle ne donnait pas signe de vie, mais j'espérais toujours la voir apparaître, et il y avait dans cette attente quelque chose de doucement solennel qui me faisait passer un voluptueux frisson à fleur de peau.

Un soir, dépité de ne voir rien venir, je contai mes ennuis à ma bonne et à la cuisinière, qui me semblaient des personnes expé-

rimentées et d'excellent conseil. Mal m'en prit. C'étaient deux vieilles filles fort dévotes. Elles m'écoutèrent en hochant la tête et furent scandalisées de ma crédulité qui leur parut sentir le fagot.

« Il n'y a plus de fées, me déclara Scholastique, la cuisinière, le bon Dieu les a chassées et les a changées en souris noires... »

Elles s'acharnèrent toutes deux si impitoyablement sur mes croyances païennes et me catéchisèrent si rudement que j'allai me coucher, navré de cette cruelle révélation.

« Il n'y avait plus de fées ! » A mon réveil, le jardin avait un aspect désenchanté et noir. Le voile qu'on venait de déchirer brutalement me laissait voir une réalité froide, terne, et fastidieusement prosaïque. Je n'en gardai pas moins en un coin du cœur une tendresse vague pour ce monde féerique que les deux vieilles servantes avaient exorcisé avec force signes de croix. A travers les tourments de la vie de collège et les troubles de la première jeunesse, le souvenir de la fée persista dans mon imagination, mêlé au regret de ne l'avoir jamais contemplée face à face, et au désir de la rencontrer un jour...

Et, — si étonnante que la chose puisse vous sembler, — ce beau jour arriva dans le plein de ma jeunesse, au moment où je touchais à ma vingt-cinquième année.

Je revenais d'une course de montagne et je regagnais nuitamment les bords d'un des plus charmants lacs de la Savoie. J'errais le long des berges, en quête d'un gîte, et, comme dans ce pays encore peu fréquenté les hôtelleries n'abondent pas, je me demandais déjà si je ne serais pas forcé de loger à la belle étoile... Cette perspective du reste ne m'inquiétait que médiocrement. La nuit était chaude et lumineuse, une vraie nuit de féerie.. Dans le ciel pur, une pluie d'étoiles filantes ; sur les pentes des montagnes, de blanches traînées vaporeuses qui s'argentaient à mesure que la lune, presque ronde, émergeait à l'échancrure d'un des sommets ; partout un silence endormeur, à peine troublé par les notes flûtées des rainettes.

Tandis que je me rapprochais de la rive plantée d'aulnes et de saulaies, la lune tout à fait dégagée jetait, en travers du lac, un

mobile reflet d'or qui ressemblait à un long filet aux mailles scintillantes. Sous l'influence de cette nuit enchantée, mes croyances au merveilleux, le vieux culte de mon enfance, se réveillaient en moi, et j'étais tenté, comme jadis, d'évoquer « la fée » et de la supplier de m'édifier, d'un coup de baguette, un gîte où je pourrais me reposer sans quitter les berges de ce lac adorable.

Soudain, au moment où les chimères d'autrefois reprenaient possession de mon cerveau, il y eut sous les saules un frais cla-

potement, et, à la clarté de la lune, je vis surgir à la surface de l'eau diamantée une tête de jeune femme aux cheveux épars, puis deux épaules blanches, enfin une ronde poitrine à demi voilée... J'eus un éblouissement, et mes paupières battirent comme si elles eussent été aveuglées par un rais de soleil trop ardent. Je ne savais plus trop que penser, et je me tâtais pour constater si je n'étais pas le jouet d'une hallucination. Pendant ce temps la baigneuse avait jailli hors de l'eau et disparu. Elle s'était certai-



nement abritée sous les aulnes, car un moment après j'entendis s'envoler de dessous les arbres une voix très musicale, qui fredonnait les paroles d'une barcarole italienne.

Je restais immobile, les pieds dans l'herbe, et la tête commençait à me tourner. Je songeais à cette fée Mélusine que le comte de Poitiers rencontra au bord d'une fontaine, en forêt, et je me demandais si j'avais affaire à une ondine ou à une créature humaine...

De temps en temps la baigneuse interrompait sa chanson, et je percevais un bruit d'étoffes froissées. Au bout de quelques minutes, je la vis sortir du fourré, vêtue d'une robe de laine blanche aux plis très amples. Elle avait laissé flotter ses cheveux sur ses épaules, pour les sécher sans doute, et le clair de lune l'illumina tout entière. Elle était de taille moyenne; dans le cadre des cheveux épars, sa figure avait ce type que les peintres de l'école du Vinci donnent à leurs têtes de femmes : l'ovale allongé, les yeux filtrant une caresse à travers des paupières demi-fermées, les pommettes légèrement saillantes et la bouche agrandie par un indéfinissable sourire. Elle m'aperçut; ses minces sourcils noirs se froncèrent, un éclair scintilla sous ses cils et un dépit hautain, quelque chose de la royale colère d'une Diane surprise, altéra ses traits délicats. Elle me toisait des pieds à la tête, cherchant à deviner quel était cet intrus, d'où il sortait et depuis combien de temps il se trouvait là?... Moi, pendant cet examen, je demeurais bouche bée, en admiration devant l'inconnue.

En sa qualité de fée, elle lut ce qui se passait en mon for intérieur et reconnut vraisemblablement qu'elle était en présence d'un honnête touriste. L'expression farouche de sa figure s'adoucit, et ses lèvres redevinrent souriantes. Encouragé par ce mystérieux sourire, je murmurai quelques mots d'excuse et j'eus assez de sang-froid pour tourner ma phrase de façon que la féerique baigneuse fût persuadée que je n'avais pas assisté à sa sortie de l'eau.

« Je descends de la montagne, lui dis-je, et je longeais la berge en quête d'une hôtellerie.

— Il n'y a point d'auberge de ce côté-ci du lac, répondit-elle avec un imperceptible accent exotique, mais rebroussez chemin... A cent pas d'ici vous trouverez un chalet à l'entrée d'un parc... Frappez à la porte et demandez qu'on vous prépare un gîte pour la nuit... Si l'on vous fait quelque objection, vous ajouterez : « Je viens de la part de la Princesse ; » cela suffira... »

Elle m'indiqua la direction du parc d'un signe de la main, et s'enfonça lentement sous bois, tandis que je la remerciais.

Encore émerveillé de cette aventure, je suivis les indications de la fée et j'arrivai à une large grille dont l'un des battants était entr'ouvert. J'aperçus le chalet dont une plantureuse glycine enguirlandait les galeries fuselées et où une lumière brillait aux vitres du rez-de-chaussée. Je heurtai. Une vieille paysanne m'ouvrit et accueillit d'abord ma requête par un refus, mais quand j'eus prononcé les mots cabalistiques : « Je viens de la part de la Princesse, » cette courte phrase produisit l'effet de *Sésame, ouvre-toi*. La figure rébarbative de mon interlocutrice se détendit; elle me pria de la suivre, gravit l'escalier extérieur, m'introduisit dans une chambre tapissée de nattes, garnie de meubles en *pitch-pin*, alluma des bougies et se retira sans souffler mot.

Mon premier soin fut d'ouvrir une fenêtre, de me pencher à la balustrade, et de regarder au dehors.

Je vis le moutonnement feuillu d'un grand parc étalé au revers de la colline, puis, entre des massifs de marronniers, le toit plat d'une élégante villa ouvrant les arceaux de sa *loggia* sur le fond du lac. Baignée d'une vaporeuse clarté lunaire, cette blanche demeure prenait des airs de palais enchanté.

Je fus tiré de ma contemplation par un bruit de porte, et en me retournant je me trouvai en face d'une jolie et souple chambrière qui portait une corbeille recouverte d'une serviette. Avec une courte révérence elle m'expliqua en italien que la Princesse, supposant que je devais mourir de faim, m'envoyait de quoi souper. En même temps, lesté comme un écureuil, elle étendait la serviette sur un guéridon, y déposait un poulet froid, des fruits,



du pain et une bouteille de vin d'Asti. Je la chargeai de mes remerciements et m'enquis du nom de sa maîtresse.

« La princesse Tremelli.

— Elle habite la villa?

— *Si, signor.*

— Elle n'est pas mariée? »

La soubrette ne me répondit que par un éclat de rire et me tira de nouveau sa révérence.

« *Felicissima notte!* » murmura-t-elle, puis elle disparut.

Le lendemain, au réveil, la vue de la villa encore enveloppée d'ombre et de silence redoubla ma curiosité et je décidai qu'il m'était impossible de partir sans aller remercier mon hôtesse. Ayant fait un brin de toilette, j'envoyai la paysanne du chalet s'informer de l'heure où la princesse Tremelli voudrait bien me recevoir. La bonne femme revint avec un message de cette dame qui me pria à déjeuner pour midi. J'aurais désiré au préalable obtenir quelques renseignements sur la propriétaire de la villa;

mais, outre que je jugeais indiscret et peu délicat de questionner des subalternes, un confus sentiment me poussait à ne point percer l'enveloppe de mystère qui donnait tant de charme à mon aventure. Tout ce que je pus apprendre, c'est que l'hospitalière Princesse était originaire de Venise et passait son été au bord du lac.

Quelle qu'elle fût et d'où qu'elle vint, cette princesse avait le don de séduire. Elle possédait une grâce embobelineuse jointe à une coquetterie des plus raffinées. Sous ses paupières allongées, ses luisantes prunelles m'attiraient comme un aimant et son sourire de sphinx me donnait l'irritante tentation de poser mes lèvres sur les siennes, afin d'arracher à sa bouche l'énigme qu'elle semblait proposer à mes yeux ensorcelés. Avant la fin du déjeuner, j'étais absolument fasciné et je ne pensais plus qu'à imaginer un biais pour rester dans son voisinage. Elle parut lire dans ma pensée, car elle me dit avec son mélodieux zéaïement vénitien :

« Puisque ce pays vous plaît, pourquoi n'y séjournez-vous pas plus longtemps? Le chalet est à votre disposition. La Josette,



qui cuisine fort proprement, vous apprêtera vos repas... Quant à moi, je serai charmée de vous voir et vous me trouverez tous les soirs chez moi, à l'exception du samedi. »

J'acceptai sa proposition avec joie. A partir de ce matin de juillet, je devins son hôte et son visiteur assidu. J'étais complètement fêru d'amour et la Princesse s'en apercevait parfaitement. Elle me laissait fleureter avec elle sans le moindre scrupule et savait néanmoins me contenir dans les limites d'une tendresse quasi-platonique. Sa plus grande faveur consistait à me donner sa main à baiser; et je me trouvais si heureux dans le parc solitaire, l'attrait de la montagne et du lac, les délices de nos tête-à-tête du soir, avaient pour moi tant de saveur que je n'osais me montrer plus exigeant, de peur qu'une audace trop grande ne me fit bannir du paradis terrestre.

Ma voluptueuse griserie dura plusieurs semaines pendant lesquelles nous nous vîmes tous les jours, à l'exception du samedi où la Princesse restait invisible. Ce samedi réservé, qui complétait sa ressemblance avec la fée Mélusine, me causait un secret dépit en même temps qu'il excitait en moi une curiosité jalouse. A quoi pouvait-elle bien employer cette journée de réclusion et quels mystérieux philtres préparait-elle?... A la longue, je n'y tins plus et je résolus de percer ce mystère. Un samedi soir, ayant pris une barque, j'abordai silencieusement au pied des terrasses de la villa. Un escalier conduisait de la berge à l'une de ces terrasses et permettait d'accéder aux appartements du rez-de-chaussée sans être vu des domestiques. Je gravis les degrés, je traversai une pelouse dont l'herbe drue amortissait mes pas et j'arrivai ainsi jusqu'au salon dont la porte-fenêtre était ouverte. Un bruit de voix me guida vers un boudoir séparé de cette première pièce par une tapisserie. Je soulevai audacieusement la portière et fus cloué sur le seuil par l'inattendu du spectacle aussi bien que par le regard courroucé de la Princesse.

Devant un guéridon chargé de liqueurs se tenait, nonchalamment renversé sur les coussins d'un divan, un gros homme jeune encore, aux moustaches et aux cheveux trop noirs, aux

mains chargées de bagues, à la physionomie vulgaire, aux yeux ronds et peu intelligents. Assise familièrement à ses côtés, Mélusine en personne était en train de lui préparer un grog.

« Pardon! » balbutiai-je, ébaubi.

La Princesse avait déjà repris son aplomb et fronçait ses minces sourcils.

« Entrez donc! — dit-elle avec un accent ironique, puis me présentant à ce personnage qui ressemblait à un ténor de café-concert, elle ajouta : — Le prince Tremelli.

— Je suis désolé de vous déranger, Princesse, répliquai-je subitement dégrisé, je compte partir demain et je ne voulais pas m'éloigner sans vous remercier de votre hospitalité... »

Là-dessus je saluai et je sortis, consterné. J'éprouvais un désenchantement et un navrement pareils à ceux que j'avais ressentis dans mon enfance, lorsque mes bonnes m'avaient déclaré qu'il n'y avait plus de fées. Le parc m'était odieux, le lac me semblait piteusement décoloré. L'apparition du vulgaire et problématique époux de la princesse Tremelli avait rompu le charme. Je me sentais abandonné dans un prosaïque désert et je me répétais comme jadis : « La fée est partie!... »

— D'abord, mon cher, interrompit un de nos compagnons, tu aurais dû te souvenir de la fable de Psyché... Les divinités n'aiment pas à être dérangées... Tu as agi comme les enfants qui veulent saisir un papillon, le manquent, et regardent, penauds, leurs doigts teints de la poussière azurée de l'insecte envolé... En second lieu, tu te trompes; la Fée n'est point partie, car le monde ne peut se passer d'elle. Seulement elle ne se montre qu'à ses heures, et de préférence à ceux qui ont naïvement conservé la jeunesse du cœur et des yeux. — Cette fée insaisissable, sans laquelle la vie n'est qu'une lande monotone; cette magicienne qui donne à la terre sa poésie, sa couleur et son parfum, c'est tout bonnement l'éternelle et nécessaire Illusion!

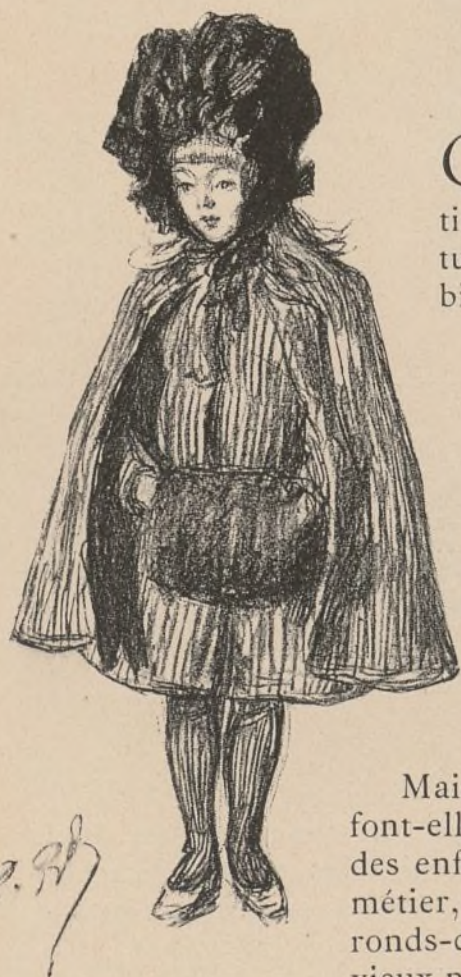
ANDRÉ THEURIET.

(Illustrations de A. Edelfelt.)



Le Petit Monde des Théâtres

Par Thiébault-Sisson.



QUAND on voit sur les grandes scènes du Châtelet, de la Porte-Saint-Martin, de la Gaité, défilé sous des costumes étranges tout un monde de petits bibelots féminins, on se demande quelle est la vie de ces fillettes ?

Ça n'a pas dix à douze ans, ces bouts de femmes, et déjà sous le gaz de la rampe, sous la lumière crue, les feux blancs de la lumière électrique, ça se trémousse dans des bouts de rôles, ça danse des farandoles endiablées qui font sourire les loges, claquer des mains tout le parterre et pousser dans l'amphithéâtre, aux gatroches, les *lazzi* les plus fous de leur incohérent répertoire.

Mais avant, ces petites, mais après — que font-elles ? D'où viennent-elles aussi ? Sont-ce des enfants de la balle, nées et élevées dans le métier, ou des travailleuses précoces dont les ronds-de-jambes suppléent aux infirmités d'un vieux père ou gagnent le lolo d'un petit frère ?

Maintes fois je me suis adressé cette question. Lassé de ne pouvoir y répondre, j'ai pris le grand parti, j'ai interrogé les divinités qui président aux destinées de ces demoiselles, j'ai interrogé ces demoiselles elles-mêmes, et j'ai su.

J'ai su que ces minuscules poupées, ces artistes en herbe ne sont pas plus des soutiens de famille que des enfants de figurantes. Tandis qu'à l'Opéra, machinistes et musiciens de l'orchestre, ouvreuses et choristes rivalisent de zèle à pousser leurs mioches vers la danse, tandis que l'administration, de son côté, voit avec plaisir arriver aux classes de mademoiselle Théodore tous ces enfants, qui sont des enfants de la maison, c'est le contraire qui a lieu dans les théâtres de féeries, et les filles de figurantes, d'habilleuses et d'ouvreuses, y sont rares.

On n'a pas le moindre désir, et pour cause, d'introduire dans les cadres des fillettes d'une moralité plus que douteuse qui

auraient vite fait de gâter tout le troupeau, ou tout au moins d'y répandre des germes d'indiscipline. On ne prétend pas former de grandes artistes, on veut des figurantes avant tout, des figurantes, il est vrai, qui esquissent convenablement un pas de danse, mais qui rendent des services multiples et se prêtent à des transformations de toute nature.

On les y dresse d'ailleurs à merveille.

A la Gaité, mademoiselle Mariquita, une danseuse émérite qui a tenu les premiers rôles à Covent-Garden, et qui met en scène un ballet avec l'habileté de feu Mérante ; au Châtelet, M. Balbiani, font des cours, organisent des classes où l'on accepte des fillettes de huit ans, et que le théâtre paye avec une largesse relative.

Les petites, à l'Opéra, ne touchent rien. Elles étudient quatre ou cinq ans pour la gloire. Ça et là, quand elles patinent dans le *Prophète*, ou figurent les Gnômes dans le *Freyschütz*, on les honore de quarante sous de feux par soirée.

A la Gaité, au Châtelet, ces petits extraits de femmes ont un fixe : — trente francs par mois, sans compter les feux qui varient suivant l'importance des rôles, de cinquante centimes à deux francs. Le casuel et le fixe, elles le touchent le premier du mois, à la caisse, comme de sérieux employés. Pas d'intermédiaire pour elles, — heureusement ! — Dans les trois quarts des théâtres, c'est le chef de figuration, chaque soir, qui paye ses figurants et qui se fait, par la même occasion, son petit *tant pour cent*. Sur vingt sous, il en retient six au passage, — pour ses pauvres, sans doute, ou pour ses frais de bureau. En dix ans de ce métier, l'excellent homme a des rentes inscrites au Grand Livre, et trois ou quatre villas dans la banlieue parisienne ; il est généralement maire d'une commune suburbaine ou capitaine des pompiers ; sur ses vieux jours, on le décore du ruban violet, comme les instituteurs, les



pianistes, les employés de ministère, les rois nègres et les acteurs du second Théâtre-Français. Nous le verrons député un de ces jours.

Elles ont donc une situation, nos fillettes, et pas des plus mauvaises. A peine ont-elles pris l'air de la scène, après deux ou trois ans de temps d'épreuves, que leurs émoluments peuvent monter jusqu'à soixante francs le mois. Que d'ouvrières en couture en ont moins !

Qui plus est, tout en apprenant leur métier, elles apprennent aussi, du moins presque partout, autre chose ; presque partout on leur fournit, dans le théâtre même, les éléments de la première instruction. Elles sauront, à douze ou quatorze ans, lire, écrire et compter. Ces directeurs, vraiment, sont des anges. Si j'étais de

l'Académie, je leur offrirais tout bonnement le prix Monthyon.

Et d'un prodigue, avec ça !

Quand je songe qu'aux Folies-Bergère, les moindres parmi les danseuses ont, par mois, cent quatre-vingts francs, sans le plus léger accessoire à fournir ; qu'à la Gaité et au Châtelet, comme à Londres, les sujets de quatre et cinq cents francs ne sont pas rares, que les hommes, d'ailleurs, sont payés dans des proportions analogues, je reste confondu de cette munificence, et je me prends, avec une pointe de mélancolie, à regretter les fonds de culottes usés sur les bancs du collège, les heures perdues au commerce d'un tas de vieux qui s'appelaient Virgile, Homère ou Bossuet. Qui sait, si je me fusse adonné, sous un maître éclairé, bienveillant, à la science gambadeuse des Vestris, à quels sommets je



me fusse élevé par mon muscle ? J'instruirais, à l'instar de Pluque et de Soria, les duchesses aux majestés de la pavane, je brandirais, aux lieu et place d'un Hansen, le bâton du maître de ballets ; en tout cas, comme dit mon ancêtre Villon : *J'aurais maison et couche molle*. — Eh non ; j'écris ; ça me fend le cœur.

Revenons à nos farfadets, à nos larves, à nos pages, à nos petits trotte-menu de la danse et de la figuration parisiennes.

On les exerce, vous ai-je dit, tous les jours, aux grâces de l'entrechat, aux légèretés de la pirouette et à la magnificence des ronds-de-jambe. Pendant deux heures, chaque matin, sur le plancher de la scène, — car tous les théâtres n'ont pas, comme l'Opéra, de quoi s'offrir le luxe d'un grand local *ad hoc*, sous les combles, — nos petites décomposent lentement les cinq mouvements élémentaires de la danse, aux sons indécis d'un piano qui remplace, sous le manteau d'Arlequin, la voix sonore des cuivres et les notes aiguës des violons.

Après quoi, dégourdis, réchauffées, munies d'un brillant appétit, elles quittent la scène en tumulte et font irruption, l'œil

allumé, les joues rouges, dans la loge de concierge ou dans l'arrière-boutique enfumée où leurs vénérables mères, femmes d'austères pipelets ou de commerçants dûment patentés, installèrent jadis leurs pénates.

Des filles de commerçants ? Pas possible !

Invraisemblable, peut-être, mais cela est. Pour qui connaît le boutiquier parisien, la fureur de cabotinage qui le dévore, l'admiration qu'il éprouve, instinctive, pour tout ce qui touche au théâtre, rien n'est plus profondément nature que ce détail.

Oui, des gens très sérieux, tenant boutique, ayant étalage sur rue, des couteliers, des peaussiers, des serruriers, des fruitiers sont heureux de voir, dès huit ans, s'acheminer vers le plancher de la scène leur chétive, leur aimée progéniture. Les lauriers dont ils ont rêvé pour eux-mêmes, elle les décrochera d'un temps de pointes, entre deux ballonés. Ce ne sera pas un être vulgaire, cette petite, *ce sera une artiste, m'ossieu !* Et le cœur du peaussier, du petit imprimeur, du papetier ou du chaudronnier, se gonfle, à cette douce pensée, d'une satisfaction indicible. Dans tout boutiquier parisien vous trouverez l'étoffe, grande largeur, de deux papa Cardinal.

Aussi sont-elles très choyées, ces fillettes, entourées partout, dans le quartier, d'une considération vague, excitant, non seulement chez les enfants de leur âge, mais chez les parents de ces enfants, des jalousies incessamment renouvelées, — si bien qu'il n'est guère de jour où mademoiselle Mariquita, par exemple, ne reçoive la visite d'une jeune mère accompagnée de sa petite fille, et que la jeune mère, avec des larmes dans la voix, ne la supplie de faire entrer Nini dans sa classe.

Invariablement, ce dialogue s'échange :

« Mais au moins, êtes-vous sûre qu'elle soit douée pour la danse ? »

— Ah, mademoiselle, si elle est douée ! mais elle ne pense qu'à ça. Du matin au soir ça pirouette et ça fait marcher ses petites jambes. Si vous la voyiez ! elle est si gracieuse déjà. Pour sûr, elle tient ça de naissance : c'est dans le sang. »

Intéressée, mademoiselle Mariquita s'assied au piano et, sur un rythme de polka, plaque une demi-douzaine d'accords : Nini s'élance, lève les bras, tourne, s'agite, évolue, — à contre-temps toujours, — et ponctue sa danse de petits cris qui font penser aux Indiens de Buffalo, exécutant le Scalp.

Le piano se tait, la mère avec orgueil se redresse, presse Nini sur sa robuste poitrine et lance à mademoiselle un de ces regards



qui veulent dire, bien interprétés : — *Hein, ça, est-ce touché ?*

Mais le regard par lequel répond mademoiselle est très froid. Elle ferme le piano, hoche la tête et refuse carrément Nini, si elle est laide. Si elle est jolie, et que la classe ne soit pas remplie à l'excès, on la garde. — Voilà comment ça se recrute.

Nini est décidément de la maison. Elle tient dans les ensembles, avec autorité, au milieu d'une trentaine d'autres mômes, un quel-

conque des emplois énumérés tout à l'heure. Le *Pied de Mouton*, les *Pilules du Diable*, *Cendrillon*, *Rothomago*, la *Chatte blanche*, — pour la féerie pure — ou, — pour les pièces à spectacle, — le *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, le *Voyage de Suzette*, *Jeanne d'Arc*, — autant d'occasions pour elle de se montrer, et de déployer, sous la fourrure d'une chatte, sous le manteau gris d'une souris, sous le vert plumage d'une perruche ou le casque empanaché du casoar, sous le collant bariolé d'un petit page ou sous le corsage lacé d'une fillette moyen

âge, toutes les séductions de sa jeune et séillante personne.

Séductions dont elle a conscience, croyez-le, et qu'elle s'exagérerait volontiers.

Voyez-la, sur le coup de huit heures, quand elle entre, escortée de sa mère, au théâtre, et qu'elle passe, toute fière, entre deux rangées de badauds, par l'entrée de l'administration. — A-t-elle l'air assez femme sérieuse, sous l'auvent ruché de sa capote, sous l'abri douillet de son manteau, les deux mains pelotonnées dans l'ouate du manchon ?

Très digne, elle a franchi le seuil à pas lents, salué en vieille connaissance la concierge, grimpé sans se presser les étages qui mènent à sa loge. Quand je dis *sa loge*, il va de soi que ce n'est pas sa loge à elle seule, mais la loge commune où s'habillent les petites, et dont le merveilleux crayon de Renouard vous trace, au début de cet article, une reproduction si scrupuleusement vraie, si vivante, avec son pêle-mêle de fillettes, d'habilleuses, et sa glace où se reflète, ponctué de lueurs, le grouillement de ce tas de vermineux. De chaque côté de la glace, en leur grillage de fer, le globe où flamboie la lumière, les flacons côtelés d'ignifuge qui arrêteront à ses débuts l'incendie.

Nini, en un tour de main, s'est dépouillée de son manteau, a jeté dans son armoire à elle ses bottines, ses jupes, son corsage, et je la vois, en simple corset, agenouillée aux pieds de madame Baliveau, l'habilleuse, qui pique en hâte un chausson.

Ce soir, on joue la *Chatte blanche*. Nini et ses petites camarades, enthousiastes, paraderont dans un instant sur la scène, en costumes d'oiseaux.

Vous rappelez-vous le royaume des oiseaux de la *Chatte blanche* et cette amusante série de volatiles défilant, dans la variété de leurs plumages et la diversité de leurs tailles, depuis l'autruche jusqu'à l'oiseau-mouche, depuis le pélican solennel et goîtreux jusqu'à la sautillante fauvette ?

Et Nini se dépêche, faut voir ça. Elle s'insinue dans son maillot, elle le remonte et, pour mieux le plaquer sur son corps, elle se ploie sur ses jarrets, s'accroupit, empoigne à pleines mains les tirettes et tire... Bon, ça y est ! Nini s'est relevée, a ficelé les tirettes à sa taille, enfilé le *tutu* bouillonné, passé le petit habit à la longue queue bouffie de plumes, aux manches non moins empennées. Il ne reste plus que la tête. Cric, crac, la tête est en place.

On remercie madame Baliveau d'un sourire, on l'embrasse gentiment, et l'on part.

Nini, pendant ce temps, toute radieuse, trotte au long des couloirs et rejoint au foyer ses amies.

Au tour d'une autre, à présent, de se faire enfiler son maillot, de grimper lestement sur la table et de vêtir, aidée de l'habilleuse, l'uniforme ailé de la soirée.

Toute la figuration est là, au complet. Le canari qui vient de naître y promène son corsage lustré d'un jaune tendre et son arrière-train s'embarasse dans les fragments encore adhérents de la coquille qu'il a brisée tout à l'heure d'un coup de bec. Un cacatoès, huppé de vert et dont le blanc plumage s'ébouriffe, fait ses dernières recommandations, à la porte, au bébé dont il n'a pu se séparer, malgré les règlements, et qu'il courra, tout à l'heure, mettre au lit ; — une grue, familièrement, prend le menton d'une mignonnnette hirondelle.

Et, sous ce bariolage de couleurs, sous ce froufrou de plumes, s'entend un épouvantable caquetage qui complète au mieux l'illusion.

« Tas de perruches ! » grommèle un machiniste en passant. — « R. r. r. r. r. r. » fait la sonnette électrique.

Miracle ! tout s'est tu, — et l'on ne distingue plus, dans ce silence, qu'une voix blanche, celle du régisseur de la scène : « En place, mes enfants, pour le *deux*. »

THIÉBAULT-SISSON.

(Illustrations de Paul Renouard.)



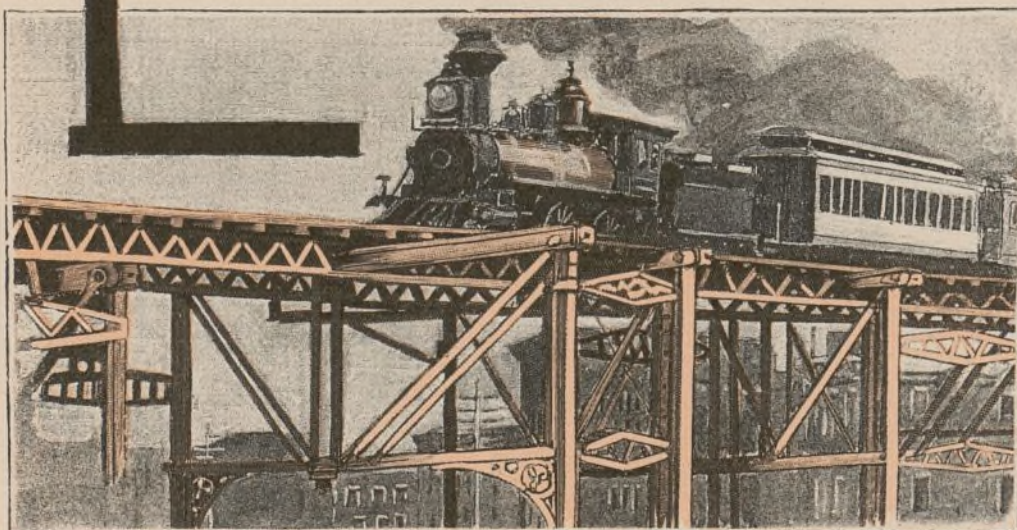


COURSES D'HOMMES

MŒURS AMÉRICAINES

PAR ÉMILE BARBIER

L'EXPRESS de Boston qui arrive à sept heures cinquante-cinq en gare de New-York, laissait derrière lui la station de New-Rochelle, quand un magnifique noir,



gardien du sleeping de la Pullman-car Company, réveilla Mr. William-E. Walcott, de la maison de bronzes d'art J.-W.-E. Walcott brothers, de Boston (Massachusetts).

« Halloo ! Halloo ! si monsieur veut se lever et désire être habillé à l'arrivée du train, il n'est que temps, » glapit le nègre d'une voix aiguë, particulière aux gens de couleur.

Et, déposant sur le pied du lit les vêtements de Walcott, brossés de frais, il relevait le long des glaces extérieures les stores qui entretenaient une douce obscurité dans le sleeping.

Déjà, d'un bout à l'autre du train, les voyageurs assoupis après une nuit de fatigue dans le roulement monotone et assourdissant des roues, se mettaient en branle. Le chef de train, capitaine à son bord, parcourait le corridor central, de la locomotive au dernier wagon, récoltant les tickets avec une bonhomie habituelle, sans même réveiller ceux dont il pouvait cueillir le billet piqué ostensiblement contre le chapeau, tandis qu'un express, employé des messageries, se faisait remettre contre reçu et indication de domicile les bulletins de bagages que les voyageurs s'empressaient de lui donner, heureux de les recevoir chez eux sans en avoir le souci.

« Et surtout qu'on me les livre dans une demi-heure au plus tard, observa Walcott à l'express, en lui remettant son bulletin. — On n'aura garde d'y manquer. »

Walcott était au lavabo et donnait ses instructions, tout en terminant une toilette soignée, telle que l'exige la réputation d'une maison de bronzes d'art, montée au capital social d'un million de dollars. Il descendrait à Astor hotel, vis-à-vis du Post-Office, et était pressé de recevoir ses colis.

« Ainsi c'est entendu, sous une demi-heure ? »

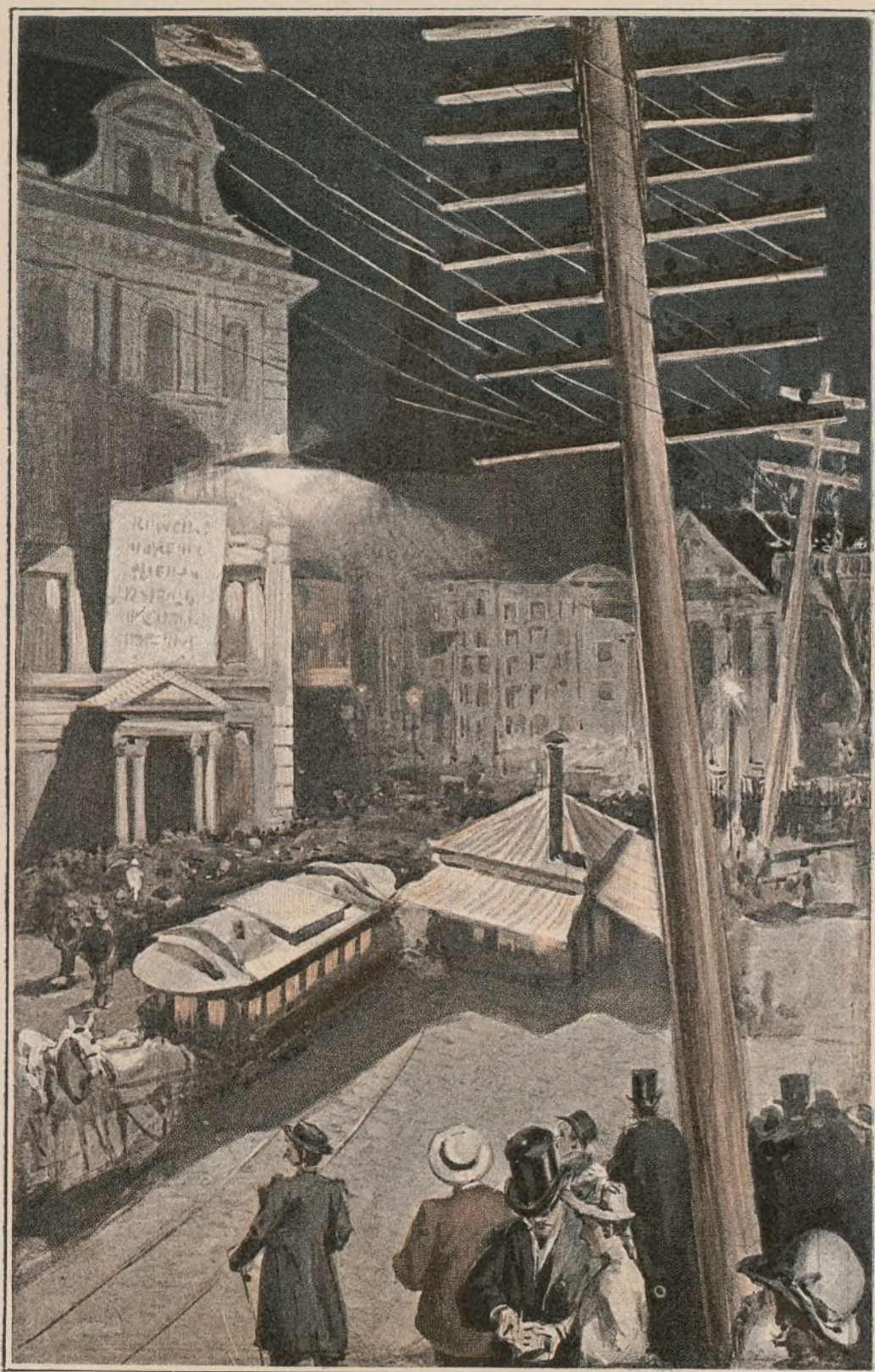
Juste le temps de faire cirer ses chaussures par un de ces innombrables petits décroisseurs qui sillonnent les rues de New-York, d'absorber un whisky cocktail dans un bar quelconque et de sauter dans un tramway pour se rendre à l'hôtel.

Quelques instants après, on entrait en gare du Grand Central Dépôt de la 42^e rue. Frais et reposé, mains libres de tout bagage, tel enfin qu'il avait quitté, la veille au soir, son bureau à Boston, Mr. W.-E. Walcott, à peine sorti de la gare, s'était arrêté, dans une longue contemplation, devant d'immenses affiches multicolores sur lesquelles des dessins gigantesques attiraient les regards de la foule et motivaient mille exclamations diverses. Les affiches annonçaient une de ces fameuses courses d'hommes si en honneur chez les citoyens de l'Union américaine, un de ces « Walking match » qui chaque année tiennent l'opinion publique en haleine, à l'issue desquels se perdent et se gagnent des sommes folles, et qui occupent les plus graves personnages, autant et plus peut-être que la nomination du président de la libre Amérique.

C'était ce match seul qui attirait Mr. W.-E. Walcott à New-York et l'avait décidé à abandonner ses affaires pour une huitaine. La course, qui avait lieu dans l'hippodrome du Madison Square Garden, allait durer pendant toute la semaine à venir. C'était dimanche et, quoique accoutumée par les usages à l'inactivité énervante d'un repos dominical d'importation anglaise, la foule attendait le soir avec une impatience mal contenue.

Si bizarre que puisse être l'heure choisie pour un début de course, afin de ne blesser personne dans ses susceptibilités reli-

gieuses, le match devait commencer le lundi 27 février, à minuit et cinq minutes, et se continuer jusqu'à ce qu'un gagnant ait par-



couru six cents milles, sans toutefois que le délai accordé pour faire ce parcours puisse dépasser le samedi 4 mars, à onze heures cinquante-cinq minutes du soir. Ce serait la fin du sixième jour.

Le mille américain vaut un peu plus de seize cents mètres. C'est donc une moyenne de quarante lieues par jour ou un total de neuf cent soixante kilomètres que le malheureux gagnant aurait à parcourir, en tournant sans cesse pendant six jours autour de la piste énorme de l'hippodrome du Madison Square Garden.

Descendre à l'hôtel vis-à-vis du Post-Office, c'était une dérogation aux habitudes du fabricant de bronzes qui, à chacun de ses voyages, descendait à l'Hôtel de la 5^e Avenue, dont le service était mieux approprié aux exigences d'un commerçant de haute marque. Par sa situation dans la ville haute, c'est du reste l'hôtel le plus au centre de tout ce qui peut rendre la vie agréable à New-York. Mais c'est que W.-E. Walcott avait cette fois une raison majeure, une de ces raisons comme il en faut à un riche Américain pour rompre avec une accoutumance toute confortable. De la fenêtre de l'appartement qu'il occupait sur la place du Post-Office, juste vis-à-vis du *New-York Herald* et de toutes les façades des principaux journaux, il voyait les énormes tableaux mobiles descendus et remontés d'heure en heure, avec la mention des dernières nouvelles de l'hippodrome et les variations de la cote.

Déjà ils indiquaient la liste des concurrents engagés : Rowell d'abord, l'illustre Rowell, le champion grand favori, puis Fitzgerald, dit le géant ; Hazael, dit l'échassier, Hart, dit café au lait ; Cramer, Noremac, Barney, Sill, Hughes et Sullivan. Dix concurrents, dont chacun avait déjà versé son entrée de mille dollars — 5,000 francs.

Sur qui William portera-t-il ses paris ? C'est là l'embarras.

Avant de quitter Boston, il en a longuement conféré avec Jacob-A. Walcott, son frère cadet et associé. Jacob, obligé de rester à la direction de la raison sociale, lui a donné sous ce rapport ses pleins pouvoirs, tout en se mettant de moitié dans le jeu de son frère William. Il sait que Willy est un joueur aussi judicieux qu'heureux, calme, sensé à calculer toutes les probabilités et ne misant qu'avec une presque certitude de gain. Du reste la fortune a toujours été favorable aux deux frères, et ils ont décidé, d'un commun accord, qu'ils risqueraient jusqu'à concur-

rence de la somme de 250,000 dollars de leur capital social. Malgré l'importance de ce chiffre, William est resté absolument maître de lui, tandis que la foule qui se renouvelle sans cesse devant les tableaux de la cote placés aux frontons des bureaux de rédaction devient de plus en plus compacte, à mesure que la soirée s'avance. On dirait que tout New-York s'est donné rendez-vous sur cette place du Post-Office.

Maintenant les tableaux sont tous éclairés par une lampe électrique, à la lueur de laquelle on peut voir ces enfiévrés de jeu sortis de la réserve habituelle à leur caractère, pariant, criant, gesticulant, hurlant la cote. Et cela va durer pendant huit jours encore !

Quant à Walcott, à peine s'il s'est agité. Dans la matinée, il a été à l'hippodrome retenir une des meilleures loges pour toute la durée de la course. Puis il a mis à exécution le projet qu'il caresse depuis la veille. Au nom de la maison J.-W.-E. Walcott brothers de Boston, il a invité à profiter de sa loge son principal client, M. Tiffamy et ses filles Annie, Suzanne et Nelly, qui sont, à juste raison, réputées à New-York pour leur beauté et le raffinement de leur élégance. Elles ont forcé leur père à accepter et promis d'être présentes pour le départ du match.

Et William pensait, à part lui, que son voyage ne serait pas manqué, s'il rentrait à Boston avec la somme ronde de son gain dans sa poche, la charmante Annie qui a déjà fait tourner bien des têtes de soupirants, à son bras, et ses relations commerciales avec Tiffamy, son meilleur client, cimentées pour toujours par le mariage de sa fille Annie.

Sur le soir, après son dîner, il a lu les divers pronostics, mais à simple titre de renseignements, car sa méthode est immuable. Il n'est pas de ceux qui parient au hasard, sans s'être eux-mêmes rendu compte de la valeur du sujet sur lequel ils parient. On lui a souvent demandé le secret de sa réussite, qu'il refuse hautement d'attribuer à la chance. S'il gagne souvent, ce n'est pas à sa bonne étoile qu'il peut l'imputer, mais à sa constante observation, à ses renseignements et à son coup d'œil juste, calme, sûr.

La voici résumée tout entière dans le premier télégramme qu'il vient d'adresser à son frère, pour le tenir au courant de toutes les phases de la course :

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — New-York, 26 février, 9 heures soir. — Le match cause ici une affluence et une agitation non moins considérables que les années précédentes. Voici la liste des coureurs entrés à cette heure : 1^o Fitzgerald, 2^o Rowell, 3^o Hazael, 4^o Hart, 5^o Cramer, 6^o Noremac, 7^o Barney, 8^o Sill, 9^o Hughes, 10^o Sullivan. Le bruit court que Sill, Cramer et Barney se sont déclarés forfait. Cela a peu d'importance, car ils n'ont aucune chance ; la cote les donne à 33 contre 1. Rowell, champion de l'année dernière, et Fitzgerald, sont à égalité,



pourtant on commence à payer 2 pour Rowell. Voici la cote des autres :

Hazael, 5/1.	Sullivan, 8/1.	Hughes, 12/1.
Noremac, 7/1.	Hart, 10/1.	

On dit beaucoup de bien de Rowell, le champion favori, mais c'est sans doute le seul motif qui le fait prendre. S'il est réellement bon, il est préférable, avant de parier, de le voir sur la piste, quitte à être obligé de payer pour le prendre. Mieux vaut gagner moins, mais parier à coup sûr. Mon télégramme de demain, première heure, vous communiquera mes appréciations sur le début de la course. — WILLIAM.

Minuit sonne, les galeries de l'hippodrome du Madison Square Garden sont littéralement envahies. Plus de cinq mille personnes sont là pour assister au départ des fameux coureurs qui, dans huit jours, seront une cause inconsciente de richesse pour les uns, et de ruine pour les autres.

Dans l'espace central, au milieu de la piste soigneusement mesurée, sont placées sept tentes, comme autant de buen retiros, pour chacun des coureurs. C'est là que, pendant six jours, ils pourront se dérober aux regards des spectateurs sans cesse renouvelés et du jury qui les contrôle, quand bon leur semblera et

chaque fois qu'ils auront besoin de manger, de dormir, de se faire frictionner et soigner par leurs servants, après avoir toutefois fait enregistrer le nombre de tours de marche déjà fournis par eux. Voilà les sept coureurs qui entrent au son de la musique dans l'arène, pour n'en plus sortir que dans six jours. Sill, Cramer et Barney se sont décidément déclarés forfait au dernier moment.

L'orchestre se tait, les sept concurrents sont venus se placer devant la vaste loge officielle du jury, et c'est au milieu du silence le plus profond que le starter, d'une voix claire, prononce les paroles sacramentelles consacrées au signal de départ :



« *Go as you please.* » Marchez comme vous voudrez.

Maintenant les voilà partis, libres, à leur volonté, de marcher ou de courir. L'agitation des spectateurs recommence dans tous les coins de la salle. Les loges sont garnies de tout ce que New-York a de gracieux et d'élégant; c'est une sélection de frais minois et de jolies femmes dont la gaieté et le babil suffiraient pour distraire les parieurs les plus endurcis, si jamais parieur était capable de se laisser distraire.

Annie, Suzanne et Nelly ont été fidèles à leur promesse, et ce n'est pas dans la loge de Walcott qu'on s'amuse le moins. Lui, au comble de ses désirs, est assis à côté d'Annie. Il s'est courageusement ouvert des projets qu'il a, dit-il, caressés depuis longtemps.

Annie ne s'est pas montrée insensible, car Walcott est un bel homme, fort acceptable, et surtout ayant, ce qui est indispensable aux yeux d'Annie, une très jolie position de fortune.

Il a donc été entendu que, après la période de la course, dans huit jours, on s'occupera de cette affaire.

Pendant cela, l'heure s'est fortement avancée. Les concurrents se sont déjà assez distancés les uns des autres, suivant la rapidité de leur marche, pour qu'on puisse fixer ses présomptions sur le meilleur coureur. C'est plus qu'il n'en faut pour un commencement de course. Les trois charmantes filles prennent congé de William avec de vigoureuses poignées de mains, tandis qu'en deux mots, chuchotés à l'oreille, Annie lui promet de revenir chaque

jour dans sa loge, seule si elle peut, afin de causer plus librement et d'échapper à la surveillance des petites sœurs.

Il eût été fastidieux pour Walcott de s'attarder à compter les faux pas, les chutes ou autres fautes des coureurs. Son frère Jacob avait simplement demandé à être tenu au courant par télégramme et William était trop correct pour oublier sa promesse. Ses propres dépêches tiendront suffisamment au courant des péripéties du match engagé :

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Lundi, 27/. 10 heures matin. — Rowell est de plus en plus réputé imbattable. Enthousiasme légitime, car il est agile et vigoureux de muscles. Depuis minuit il a déjà pris une avance considérable sur les autres ; tout fait pressentir qu'il gagnera de très loin. On ne peut parier sur lui qu'en payant trois, mais je suis d'avis de le prendre pour la totalité de la somme que nous avons décidé de risquer. Néanmoins attends votre approbation. — WILLIAM.

WALCOTT, ASTOR HOTEL, NEW-YORK. — Boston, 11 h. — Vous approuve. Mettez les 250,000 dollars sur Rowell, vous engage même à doubler la somme, si êtes aussi certain que vous dites. — JACOB.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. lundi, 8 h. soir. — Ai mis 250,000 dollars sur Rowell. Depuis le départ il n'a encore pris d'autre repos que le temps de manger sa viande crue, et de se faire frictionner à l'alcool. Malgré cela, il semble ne ressentir aucune lassitude, tandis qu'Hazael, qui vient neuf milles après lui, semble déjà épuisé, malgré les fréquentes frictions qu'il se fait faire. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. mardi, 28/. Midi. — L'allure de Rowell s'est maintenue. C'est un homme de fer. A peine s'il a dormi quelques heures après minuit, tandis que ses concurrents se sont attardés au lit. Il a une avance de plus de vingt-six milles sur Hazael, qui vient en second. Victoire assurée d'avance ; viens de mettre sur lui encore 250,000 dollars, comme vous m'y avez engagé. — WILLIAM.

New-York, mercredi 1^{er} mars.

Mon cher Jacob,

C'est réellement une heureuse inspiration que nous avons eue de placer 500,000 dollars sur la tête de Rowell, aujourd'hui son gain n'est plus l'objet d'un doute. Quoiqu'il semble ressentir une légère fatigue, il est impossible qu'Hazael, sur lequel il a plus de 20 milles d'avance, puisse jamais le rattraper. Ce dernier ne cesse de se faire frictionner, c'est seulement ce qui le soutient ; il est maigri de plus de dix livres, et je doute qu'il puisse aller jusqu'au bout. Dans ce cas ce seraient Fitzgerald ou Noremac qui viennent après lui, qui arriveraient second.

Mais le but de cette lettre est de vous annoncer que ce n'est pas seulement par la fortune que je suis favorisé. J'ai eu l'heureuse idée de demander à Miss Annie Tiffamy si elle me voulait pour mari ; elle consent à m'épouser et nous avons fixé, d'un commun accord, notre mariage à lundi prochain.

Sans m'étendre sur les qualités de ma fiancée, que je vous présenterai dans huit jours, qu'il vous suffise de savoir qu'elle est d'une naïveté ravissante. Croiriez-vous qu'elle tient à ce que notre décision reste un secret, car elle se fait une joie d'enfant à l'idée de la surprise de son père, quand nous lui annoncerons que notre union est conclue. Cordialement à vous.

WILLIAM-E. WALCOTT.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 2/. 8 h. matin. — Rowell n'est pas encore levé. Il aurait été subitement pris de fatigues insurmontables. Cela ne peut durer. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 10 h. 1/4 matin. — C'est

un désastre que suis forcé de vous apprendre. Contre toutes prévisions, Rowell n'est sorti qu'à neuf heures passées. A peine s'il a pu marcher quelques milles. Puis on a dit qu'il venait de faire rayer son nom de la liste des concurrents. Enfin il s'est retiré fourbu de l'arène. Le fait a été officiellement proclamé à dix heures cinq minutes. Quelle consternation, que de nez allongés ! Il faut tout enregistrer dans une aussi grave matière. Quand il a été forcé de renoncer à poursuivre sa rapide carrière, il avait fait quatre cent quinze milles et cinq tours. L'histoire impartiale lui en tiendra compte. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Jeudi, 1 h. soir. — Depuis la disparition de Rowell, c'est Hazael qui tient la corde, avec une légère avance sur Fitzgerald, qui vient en second, et Noremac en troisième. Mais la vue de Hazael est vraiment pitoyable. Trainant la patte et tirant la langue, tout laisse pressentir qu'il va lui arriver incessamment ce qui vient d'arriver à Rowell. Dans ce cas, Fitzgerald ou Noremac seront certainement un des deux gagnants. Pendant que la cote les donne encore à quatre contre un, je propose de nous couvrir de notre perte en mettant 200,000 dollars sur chacun d'eux : de cette façon nous sommes certains de nous rembourser, même avec un gain convenable. J'attends votre autorisation. — WILLIAM.

WALCOTT, ASTOR HOTEL, NEW-YORK. — Boston, jeudi, 2 h. — Pas à hésiter. Approuve votre combinaison et avise notre banquier de N. Y. que vous prendrez 400,000 dollars. — JACOB.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Samedi, 4 h. 1/2 soir. — Ai négligé de vous tenir au courant depuis jeudi, car d'un moment à l'autre j'attendais que Hazael tombât complètement fourbu. Ai parié les 400,000 dollars comme c'est entendu. Aujourd'hui, dernier jour, les marcheurs, et plus spécialement Hazael, font peine à voir. Entrés tous en ligne sains et bien portants, ils sont à peine reconnaissables, tant ils sont maigris, plus moulus, plus exténués, plus près les uns que les autres de rendre le dernier soupir. Fitzgerald seul fait exception, son pas est encore élastique et rien, dans ses allures, ne trahit les horribles tortures qui suintent de tous les pores de ses compétiteurs. Mais Hazael a trop d'avance sur lui pour qu'il puisse raisonnablement espérer de le rattraper, à moins qu'il lui arrive ce qui est arrivé à Rowell. C'est maintenant notre seule chance, et elle est probable. — WILLIAM.

WALCOTT BROTHERS, BOSTON. — N. Y. Samedi, 4/10 h. 1/2 soir. — J'ai eu espoir jusqu'au bout, mais Hazael a tenu bon quand même. Décidément nous sommes ruinés, car la course vient de se terminer, et en voici les résultats définitifs :

Hazael a fait 600 milles, Fitzgerald 577, Noremac 555, Hart 542, Hughes 535, et Sullivan 525.

Les recettes à la porte sont de	\$ 50,000
Et les dépenses de	\$ 24,500
Surplus à partager	\$ 25,500

Suivant les conventions, le 1^{er} a droit à 50 o/o de ce surplus, le 2^e à 20 o/o, le 3^e à 12 o/o, le 4^e à 8 o/o, le 5^e à 6 o/o et le 6^e à 4 o/o, ce qui donne 12,750 dollars pour Hazael, 5,100 pour Fitzgerald, 3,060 pour Noremac, 2,040 pour Hart, 1,530 pour Hughes et 1,020 pour Sullivan. Hazael reçoit en outre les 1,000 dollars d'entrée, versés par chacun des dix concurrents primitifs, moins 1,000 dollars réservés au second, Fitzgerald.

Il vous reste 100,000 dollars pour liquider notre raison sociale. Je vous les abandonne. Miss Annie, à la nouvelle du désastre, ne veut plus m'épouser. Soyez sans crainte sur mon compte, je m'occuperai dès lundi d'obtenir des concessions de terres à cultiver dans le Kansas. Elles sont fertiles, dit-on, et on peut y faire rapidement fortune. — WILLIAM.

ÉMILE BARBIER.

(Illustrations de Albert Lynch.)





AU BÉNÉFICE DE MONSIEUR MAYER

PAR EDMOND COTTINET

ILS sont bons avec leur éducation athlétique! avec leur *racing* de *seniors* et de *juniors*! avec leurs *matches* internationaux de *foot-ball*! avec leur anglomanie! avec leur *lendit*!... Ils n'ont seulement pas pensé à la danse.

La danse que les Grecs plaçaient au premier rang des exercices pédagogiques, presque des exercices religieux!...

Nous l'avions, nous, la danse, chez Goubaux!

Et je vous prie de croire que l'athlétisme de notre éducation ne souffrait pas de comparaison avec la réforme à la mode. Nos barres, notre balle au camp, notre balle cavalière eussent damé le pion à leur insipide cricket, et quant aux gourmades du foot-ball, elles ne développeront jamais l'endurance de leurs enfants comme les coups de poing que nous échangeons à tout venant. Le pochon sur l'œil ou sur le croquant du nez, le coup sous la mâchoire inférieure, avec brèche aux dents, le coup dans le flanc, qui supprimait net la respiration, ne laissaient rien à désirer pour la formation de notre stoïcisme. Ajoutez les raclées journalières que les petits recevaient des grands à la pluie de gifles qui tombait dès l'aurore de la main des maîtres, et vous conviendrez qu'on s'endurcissait chez nous autrement qu'à Monge ou qu'à Janson.

Personnellement, si j'ai survécu à certaine chute sur la tête, qui m'a mis récemment à deux doigts de la mort, si j'ai duré, mieux que Bergerat lui-même, aux procédés de certains directeurs de théâtres, j'en attribue le mérite à la trempe que j'ai reçue dans la maison distinguée où je fus mêlé à quelques-uns des plus illustres lutteurs de ce siècle.

Mais, j'appuie sur mon point : Nous avions la danse chez Goubaux! La danse qui donne l'eurythmie au corps fortifié par les jeux et les coups et qui insinue peut-être quelque souplesse au cerveau lui-même.

La danse, mais telle qu'on ne la connaît plus, telle que l'enseignait M. Mayer, notre maître; Mayer qui gardait sous un globe de cristal le dernier chausson de Vestris et, dans un cœur jaloux, la tradition de son sacerdoce.

Premier sujet à l'Opéra, sous Barras, puis sous Napoléon, il y avait laissé le souvenir d'un double et rarissime mérite : son talent de chorégraphe et sa fidélité à sa femme. On se racontait qu'il avait tenu ferme devant les propositions éhontées de diverses princesses, et que, en un temps, madame Mayer ne mettait point de papillotes à sa Titus qu'elles ne fussent faites de leurs billets doux.

Lui, rien que par sa tenue, nous inspirait le respect de son art et de sa personne. Toujours de noir vêtu, maigre et nerveux, la face rasée, la mine austère, les cheveux de l'occiput en coup de vent — de ces cheveux jaune-rouge qui ne blanchissent jamais, —

le vieillard se mouvait comme un oiseau. Il semblait affranchi de la pesanteur naturelle et, par surcroît, doué d'ubiquité, car il voltigeait partout à la fois dans la salle de danse, relevant l'un par le bras, tandis qu'il appuyait sur les épaules de l'autre pour le faire plier, toujours sérieux et passionné à la besogne.

Et quelle besogne! Dompter la nature, dompter vingt rudes garçons et leur faire accepter comme une leçon d'agrément le supplice qui mettait leurs jambes à la crapaudine! Oh! la quatrième *position*!... Le pied gauche dévié en moitié de conversion sous le corps demeuré en place, le pied droit appliqué tout entier au long du gauche, talon contre pointe, pointe contre talon!... Il fallait voir grimacer dans cette attitude certains bambins qui, plus tard, ont figuré sur un tout autre pied dans le monde. Ainsi Ernest Feydeau, grandelet déjà, Edmond de Goncourt, aux joues rouges, Alexandre Dumas, grêle et pâlot, le petit Gustave Moreau, déjà concentré sur lui-même. Tout cela poussait entre dix et treize ans, futurs grands hommes qui ne marquaient guère plus, parmi les camarades, que le fils de Frédéric Lemaître ou celui du physicien-prestidigitateur Comte.

On n'attendait d'eux aucune littérature, sauf peut-être de Feydeau, qui dressait beaucoup la tête et qui préludait à *Fanny* par de copieux griffonnages romanesques, fort étrangers aux thèmes et aux versions. Dumas, j'en répons, dévotement enseveli dans la renommée paternelle, ne songeait qu'à la vénérer de loin et n'entrevoyait dans ses rêves ambitieux qu'une bibliothèque publique, où sa place de conservateur lui permettrait de lire du matin au soir tous les livres qu'il ne connaissait pas. En attendant, il patientait et trompait ses ennuis, quand il en avait, en fredonnant d'innombrables chansons de Béranger. Mais, certes, rien de ce qui se passait chez nous n'échappait dès lors à son grand œil clair; il l'a suffisamment prouvé dans *l'Affaire Clémenceau*, et s'il n'y a point parlé de la leçon de danse, c'est que sa drôlerie ne fournissait pas de contribution au réquisitoire qu'il a fulminé sous le sous-titre : *Mémoire de l'accusé*.

Drôlerie pas toujours inconsciente. Il est de fait que plus d'un élève, agacé par l'abus des *pliés* ou des grands battements, se délassait parfois en esquissant un léger cancan. Devant Mayer, cette irrévérence était un crime, et mieux eût valu la risquer dans une église. Aussi la risquait-on le plus souvent quand il tournait le dos, ayant quitté sa pochette pour accompagner la contredanse au piano. Et, quel piano!... Une vénérable boîte carrée, à quatre pédales, dont deux actionnaient des instruments invisibles attachés sous la table d'harmonie, un tambour et un chapeau chinois! Grâce à leur renfort, les élèves pianistes exécutaient avec brio un morceau étonnant qui traînait depuis un demi-siècle sur

le pupitre. Cela était intitulé *la Bataille de Prague*, et vous eussiez lu, imprimées sur les marges, d'étranges indications : *canonade, cris des blessés, marche de victoire*, etc.

Un mardi de janvier 1836, la leçon manqua, Mayer n'étant pas venu. Cela nous contraria : la danse nous délassait du grec, et puis nous savions que madame Mayer était malade et, vu son âge avancé, l'on pouvait concevoir de l'inquiétude. Le samedi suivant, nouveau relâche. Décidément, cela allait mal pour elle, mais nous fûmes aussitôt rassurés en recevant une circulaire où l'on nous avisait d'une représentation au bénéfice de son époux, qui serait donnée le lendemain dimanche, à la salle Chantereine.

M. Goubaux permettait à ceux qui voudraient y assister de rentrer seulement le lundi matin.

Un programme joint à l'avis promettait des *numéros* plus ou moins alléchants : l'ouverture de la *Caverne*(?)... exécutée par des musiciens de l'Opéra, des chœurs de *Béniowski*(??)... un pas de deux du deuxième acte de *Flore et Zéphir*, exécuté par le bénéficiaire et par mademoiselle Colache, de l'Académie royale de musique et de danse, plus des chansonnettes comiques, dites par M. Lepeintre jeune, des Variétés, et par sa camarade, mademoiselle Pauline Mayer.

Celle-là, nous la connaissions. Une délicieuse blonde, suave,



molle, à qui la volupté et la compassion sortaient par les yeux, la propre nièce de Mayer. Nous l'avions tous adorée — de loin — en quelque vaudeville dont nos parents peu sages nous avaient payé la fête, et son oncle savait très bien que pas un de nous ne manquerait l'occasion de l'adorer de plus près. C'est que les spectateurs siégeaient presque nez à nez avec les acteurs, dans cette petite salle Chantereine, une bonbonnière à présent disparue, qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire.

Mais quelle hâte singulière dans l'éclosion de ce *bénéfice* ! Comment comprendre que Mayer n'en eût pas averti le cours plus tôt ? Nous nous perdions en conjectures.

Le lendemain, exacts au rendez-vous, conduits par des domestiques ou escortés par des frères aînés, nous envahîmes la salle une heure avant le spectacle, et le caquet alla bon train jusqu'au moment où l'orchestre attaqua l'ouverture de la *Caverne*. Le chef-d'œuvre de l'illustre monsieur Le Sueur nous laissa froids ; les chœurs de *Béniowsky* nous assommèrent, Lepeintre jeune nous charma. L'hydropisie avancée qui ballonnait l'infortuné comique, au point de l'empêcher de croiser ses mains sur son

cœur, les gloussements de sa voix noyée, ses roulements d'yeux d'agonisant nous parurent du dernier bouffon ; enfin Pauline Mayer, vue à portée de la main, nous jeta dans des ravissements de paradis, dans l'extase. Nous en revenions à peine quand elle disparut, cédant la place à son oncle.

D'un bond, il venait de jaillir en scène et s'y tenait immobile sur la pointe du pied droit, souriant, tandis que mademoiselle Colache sortait modestement du portant *côté cour* pour faire sa partie.

Mais, était-ce bien lui ? Était-ce là le vieillard aux rides terribles, au duvet jaune, au rictus macabre, dont la chasteté légendaire nous imposait le respect ? Mayer, ce Zéphir joli à croquer ? Allons donc !...

Le visage plus lisse et tendre que l'aurore printanière, le front couronné de frisons entremêlés de roses du Bengale, la bouche en cœur de poule et l'œil émerillonné, il nous tenait en suspens. Son costume aussi nous déroutait. Sur un maillot chair, pailleté d'argent, s'emboîtait, au centre, une sorte de tonnelet bouffant, de satin cerise à crevés blancs, qui ne ressemblait à aucune

culotte connue, et deux ailes de papillon palpaient aux épaules, deux ailes transparentes aux reflets vitreux...

Au premier accord des violons, la stupeur se changea en émerveillement. Zéphir avait aperçu Flore, et il allait vers elle par le chemin des airs. La terre, vraiment, ne le portait plus. L'espace manquant sur l'étroite scène aux grands élans de parcours, Mayer y suppléait avec une succession d'approches par entrechats dont l'élévation croissante devenait surhumaine. A chaque ascension, nous pensions : Retombera-t-il ? ou va-t-il se perdre dans les frises?... Et nous découvrions subitement toute la profondeur du jugement que le maître avait porté devant nous sur la valeur

intrinsèque de Perrot, le premier danseur, alors en faveur, à l'Opéra : « Perrot?... de la gnochette ! »

Il l'avait dit, lui, Mayer ! et il prouvait son dire par son jeu. Ce fut, dans la force du terme, une révélation, quand il en vint à la scène dénommée au programme : *le Réveil de Flore*. En vain la déesse, endormie sur un banc de gazon, tirassa, comme dans un rêve importun, son jupon trop haut remonté, la magie de son tout-puissant partner emporta le ridicule de ce geste, emporta tout. Incliné sur elle, voletant à petits coups d'ailes autour de sa beauté, se baissant, se relevant, l'effleurant chaque fois d'une caresse, Zéphir-Mayer ne pesait pas plus qu'une libel-



lule sur un nénuphar à fleur d'eau. Elle, s'étirant, s'éveillant, se levant enfin, le duo s'engageait à fond entre elle et le divin amant, ce fut bien autre chose. Aujourd'hui, quand le poème en est là, le danseur n'a d'autre office que d'aider aux renversements surnaturels de la ballerine. Mais ici, Mayer prit toute la scène à son actif, et Flore n'eut plus qu'à recevoir la pluie de ses baisers. A droite, à gauche, sur les deux épaules à la fois, sur ses pieds, ses mains, ses bras, ils tombaient, rebondissaient, tourbillonnaient, jusqu'au moment où le dernier, le baiser suprême, daigna se fixer et mourir sur ses lèvres.

Le rideau s'abaissa sur le groupe enlacé et une tempête de bravos monta jusqu'au ciel. Quand nous n'eûmes plus de forces pour applaudir, nous sortîmes en courant pour gagner l'entrée des artistes. Nous eussions étouffé dans la nuit, si nous n'avions pas remercié sur l'heure celui qui nous avait bourrés d'une si énorme émotion. Nous le trouvâmes au bout d'un long boyau de corridors obscurs, dans un petit salon que nous remplîmes à l'instant.

Haletant, ruisselant de sueur, mais debout dans sa fierté de gloire, il se laissait éponger par sa nièce. Croira-t-on que nous ne la vîmes pas, elle ? Lui seul absorbait nos regards, et, vraiment, enthousiasme chorégraphique à part, il valait cela. Quelle figure

extraordinaire ! Il avait enlevé sa perruque et la couronne de fleurs qu'il balançait d'une main, tandis que, de l'autre, il ramenait vivement ses quatre cheveux jaunes ; son visage rosâtre et blanc d'argent, craquelé sous ses fards enfantins, semblait un masque prêt à se détacher du crâne terreux qui le surplombait ; un tremblement de fièvre le secouait des pieds à la tête, il riait et pleurait tout à la fois. Nous étions confondus de surprise, d'admiration et d'horreur.

« Ah ! mes enfants ! mes bons enfants ! s'écria-t-il en nous reconnaissant, vous saurez donc maintenant ce que c'est que l'art ! ce que c'est que la Danse !... Car, je vous le jure, c'est pour vous que j'ai travaillé... Pour vous... et pour elle ! ajouta-t-il avec un sanglot sourd.

— Elle ? qui donc, monsieur Mayer ? demanda Feydeau, un peu interloqué.

— Ma femme, messieurs ; ma chère femme, la compagne de toute ma vie !... Vous ne saviez donc pas ?... On l'a enterrée mercredi, et je vais pouvoir payer les cierges ! »

EDMOND COTTINET.

(Illustrations de Rosset-Granger.)



CHANSON D'ENFANTS

Le Cheval mécanique

Poésie de A. DÉZAMY.

Musique de G. FRAGEROLLE.

CHANT *Allegro*

PIANO

avec entrain

Si mon grand cheval méca - ni - que E.tait un vrai che -

plus lent

- val, Il serait de maigreur u - ni - que, Car il est trop fru - gal. Jamais, non, jamais il ne mange A.voine ou foin des champs; Pa-pa

dit: cette bête étran - ge Doit se nourrir de l'air du

Pour finir après le 3^e Couplet.

temps! bois.

pressez, ff

très gaiement

COUPLET 3^e

Si mon grand cheval méca.ni. que E.tait un

vrai che - val, Il aurait, semant la pa - ni - que,

Plus d'un procès ver - bal. Mon cour.sior ja - mais ne s'em -

plus lent

porte, Au pas il va tou - jours. Maman dit: courant de la

sor - te, Tu fais u - ne lieue en trois jours!

sérieux

COUPLET 3^e

O mon grand cheval méca - ni - que, Toi mon pre -

mier che - val! Ton souve.nir, dou.ce re - li - que,

Res - te.ra sans ri - val. Quand d'un vrai che.val é . tant

molto riten

maître J'i.rai trotter au Bois, Pa-pa, ma - man, et moi peut

é - tre! Re.grette. ront tes pieds en bois

GULON Grav





SEULE AU RENDEZ-VOUS!



Vivement conseillée par quelqu'un de la cour (un homme de goût), la marquise de Moireblanche a commandé son portrait à Voïzenvert, le célèbre pastelliste.

Il a été convenu que le portrait serait terminé en quatre séances.

Pour la coiffure, la toilette et la pose, on n'a eu que l'embarras du choix.

Perruque blanche d'une valeur incalculable, robe couleur ventre de pigeon, pose inspirée, en raison de l'attitude de la tête qui est penchée, de la bouche mi-ouverte et des yeux qui doivent sourire à quelque tendre apparition. Et cœtera.

La Marquise arrive exactement au rendez-vous fixé par l'artiste. Elle a un cocher anglais, un valet de pied espagnol, deux moricauds en livrée jaune, qui se tiennent derrière son carrosse.

Les voisins, sur le seuil de leurs boutiques, regardent tant qu'ils peuvent l'équipage de la belle dame. Le pastelliste Voïzenvert, également en faction, dévisage orgueilleusement les commerçants du quartier et particulièrement le friturier du coin dont il est le débiteur de nombreux repas. Toujours correcte, la Marquise pénètre chez l'artiste, après avoir murmuré un petit "pouah !" en enjambant un ruisseau fort peu ragoutant.

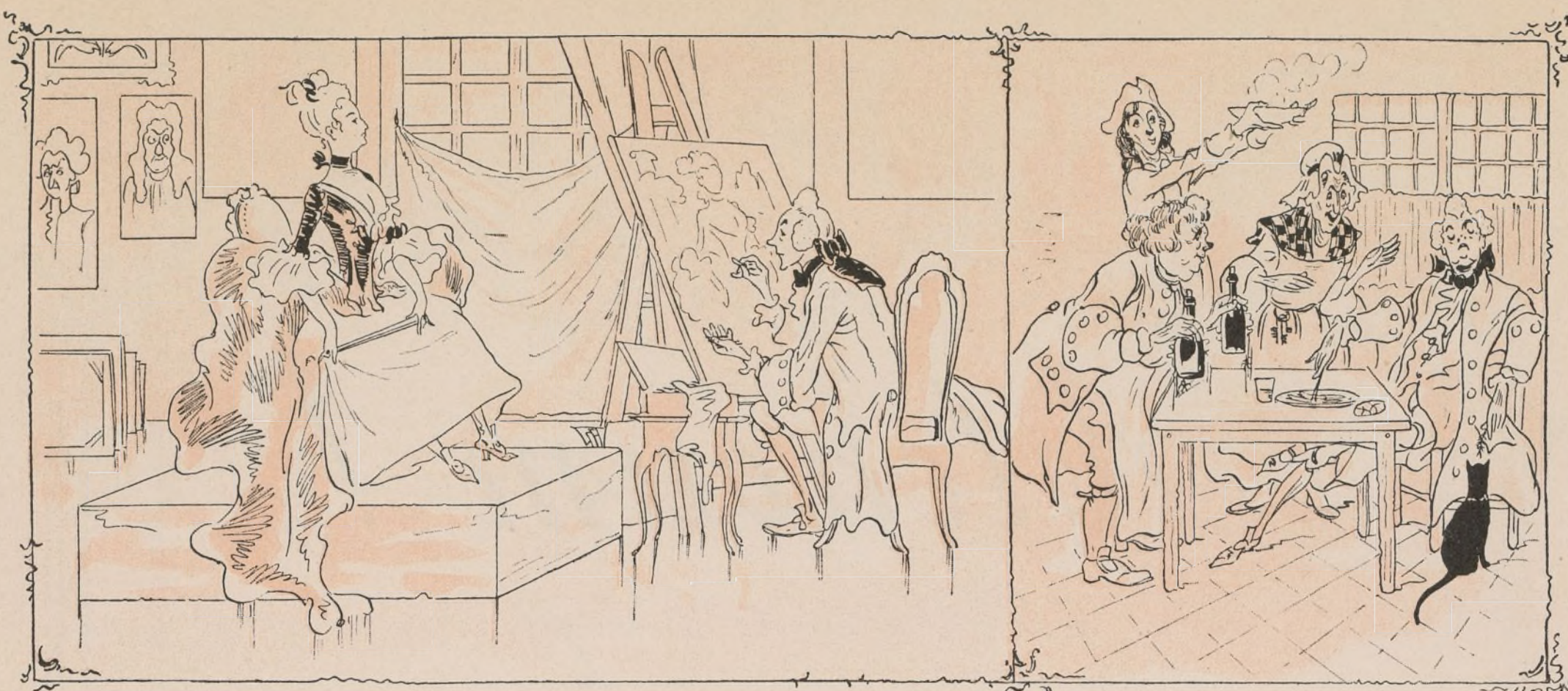


PREMIÈRE SÉANCE. — Le noble modèle s'installe et se prépare à être portraicturé.

« Marquise, veuillez sourire ! » pense Voïzenvert.

Point de sourire.

« Nous mettrons l'expression après », se dit-il.



DEUXIÈME SÉANCE. — Voizenvert dessine le corsage ventre de pigeon et se préoccupe d'ébaucher la charmante figure.
« Marquise, veuillez sourire! » pense-t-il.
Point de sourire sur les lèvres incarnadines de la Marquise. L'artiste se contente de terminer le corsage et la robe ventre de pigeon.

La séance terminée, l'artiste, assez mélancolique, va se commander une friture.
On le sert comme on sert un homme de qualité.



TROISIÈME SÉANCE. — La Marquise apporte dans ses bras un toutou noir frisé autant que de l'astrakan.
« Marquise, veuillez sourire! » pense Voizenvert.
Point de sourire.
L'artiste essaie, lui, de sourire, avec l'air le plus ridicule du monde (formule du temps).
La Marquise fait une moue inquiétante.....
« Diable! » songe Voizenvert en se contentant de dessiner le toutou noir frisé.

La séance terminée, l'artiste, de plus en plus mélancolique, va se commander deux fritures.
Il ne les mange pas.



Le portrait est achevé, sauf la figure.
« Diable! » pense encore Voizenvert, « si je ne parviens pas à faire sourire la marquise, je suis un homme perdu... »
Il lui vient une idée: Il va prier quelques-uns de ses amis de venir à son atelier pour raconter, devant la Marquise, des histoires amusantes:
Margoulin, statuaire;

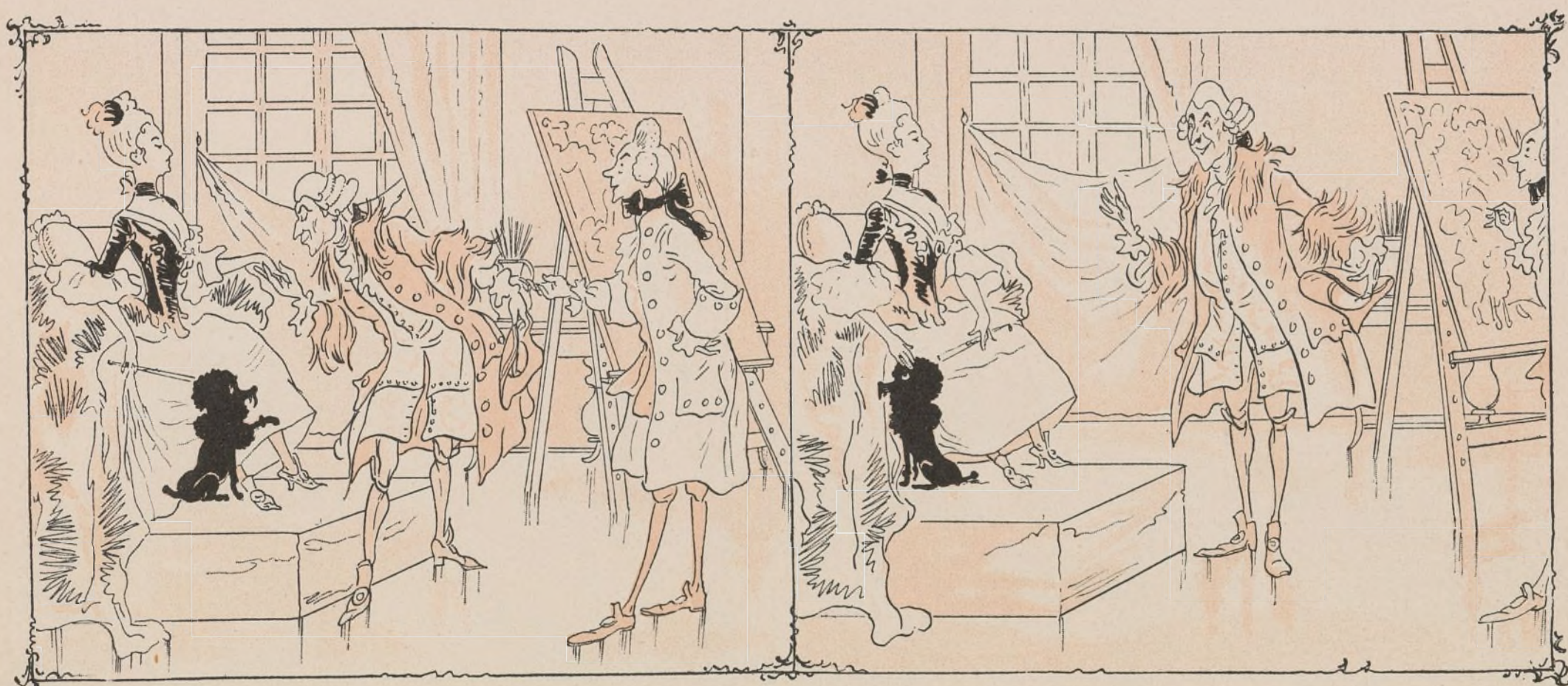
Chardinot, architecte;
Lesquels personnages, ravis d'être présentés à la marquise de Moireblanche, promettent assurément de venir.

Babinet, miniaturiste.



QUATRIÈME SÉANCE. — « Marquise, veuillez sourire ! » pense Voizenvert.
Encore pas de réponse à cet appel désespéré.
« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est Margoulin. — Il entre. — Présentation.
Voizenvert reprend sa collection de crayons.

Margoulin raconte que son grand oncle mangeait
toujours du tabac à priser avec le melon.
La Marquise reste indifférente.



« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est Chardinot. — Il entre. — Présentation.
Voizenvert reprend ses nombreux crayons.

Chardinot raconte que le grand oncle de Margoulin mangeait
toujours du tabac à priser avec le melon.
La Marquise caresse son chien.



« Nous allons bien voir !... »
On sonne. — C'est l'excentrique
Babinet. — Il entre. — Présentation.
Voizenvert reprend avec espoir ses
multiples crayons.

L'excentrique Babinet tire de ses poches trois ouistitis et
deux cochonnets d'Inde. Puis il se met au clavecin, et, sur un
air de menuet, fait danser les petits animaux. Le toutou de la
Marquise aboie de bon cœur, mais la Marquise ne prête aucune
attention à ce divertissement.

Désespéré, Voizenvert se
lève et met dehors Margoulin,
Chardinot et Babinet.



Il regagne fiévreusement son escabeau en oubliant de fermer la porte.
« Marquise, veuillez sourire ! »
La porte, restant toujours ouverte, un courant d'air fait éternuer le pastelliste.
Il éternue treize fois de suite : Atchim ! Frrr ! Ksss ! Ditt ! Tnnn ! Pjjj ! Atchoum !
Frrr ! Ksss ! Ditt ! Tnnn ! Pjjj ! Ktchh !

C'est alors qu'il se mouche dans ce qu'il croit être son mouchoir, et que, l'opération terminée, des taches bleues, roses, noires, mauves, vertes, jaunes et rouges s'écrasent sur son nez, ses joues, son menton, son front.
Voizenvert, dans sa vivacité à vouloir se moucher et à essuyer ses yeux, s'est servi du chiffon aux pastels.



Devant cet éternuement insolite et ce tatouage inattendu, la Marquise sourit enfin, puis sourit davantage, rit même, éclate de rire, exagère décidément la note qu'il convient de tenir à une personne de son rang et tente en vain de reprendre treize fois le sérieux capable de la sauver de ce manque de dignité.
Voizenvert s'excuse, penaud, navré, vexé, confus.
La Marquise ne tente plus de reprendre son sérieux.

Le fou rire de madame de Moireblanche s'étant éteint, il reste sur les lèvres de l'aristocratique personne un voltigeant sourire de béatitude.
L'artiste, pâle, mais plus silencieux, en profite pour achever d'un seul trait de crayon rose la tête idéalement souriante.



Voizenvert prend glorieusement le portrait et, fièrement campé devant la Marquise, le lui montre.
La Marquise se déclare satisfaite et le toutou jappe et frétille le plus flatteusement du monde (formule du temps).
La Marquise part. — La porte restant continuellement ouverte, Voizenvert éternue treize nouvelles fois, à déraciner les quinconces de Trianon. — Puis, fatigué, mais fou de joie, il va se commander trois fritures.

Et, pendant ce temps, la gracieuse Marquise, mollement étendue sur les coussins de son carrosse, se reprend à rire, à rire, et son rire gagne le cocher qui rit en anglais, le valet de pied qui rit en espagnol, les deux moricauds qui rient en nègre et les gens de la rue qui rient en français du plus pur XVIII^e siècle.

LOUIS MORIN.

MAURICE VAUCAIRE.